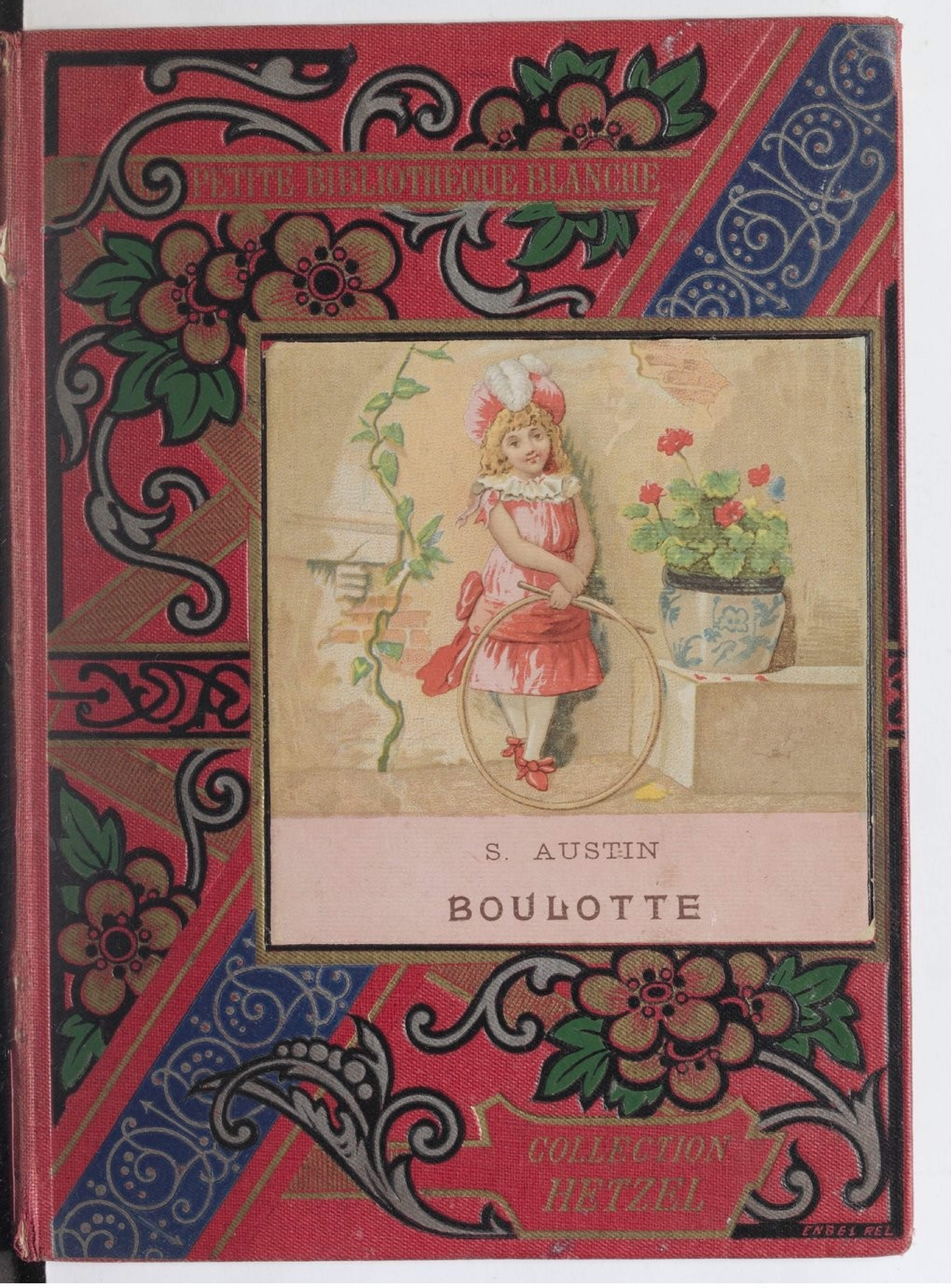
Boulotte, par S. Austin,...


BnF Gallica

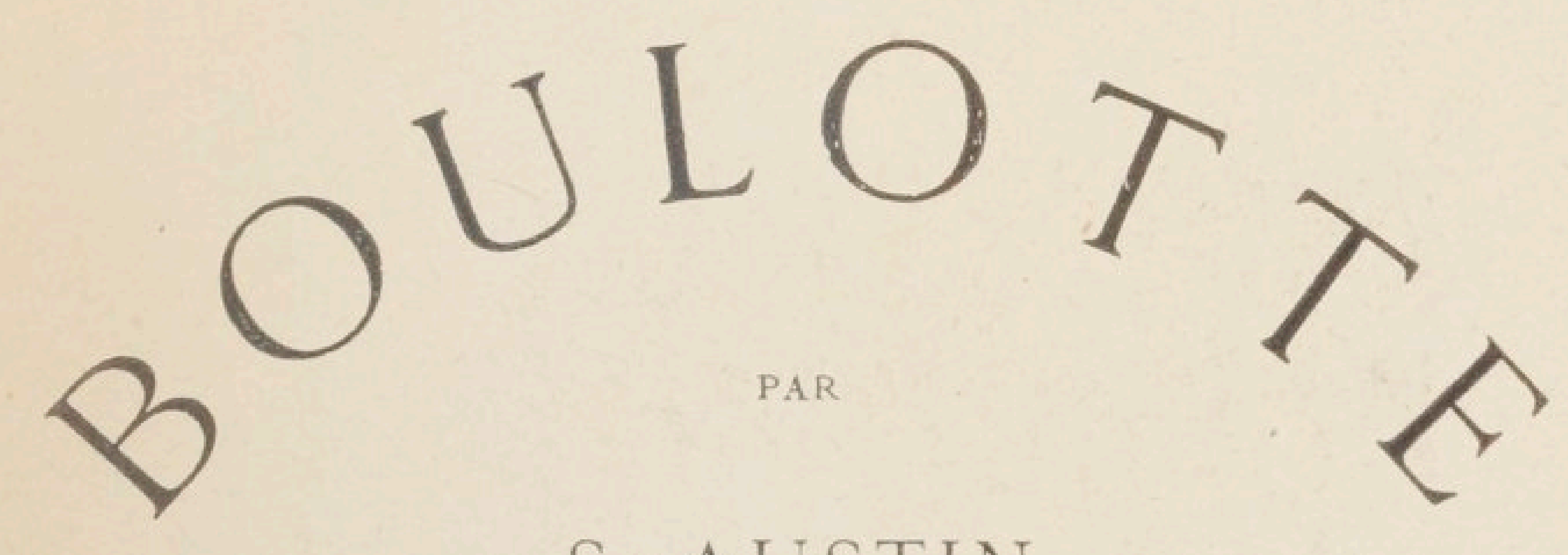

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE
S. AUSTIN
BOULOTTE
COLLECTION
HETZEL
ENGEL REL

[illegible]

BOULOTTE



COLLECTION HETZEL



PAR

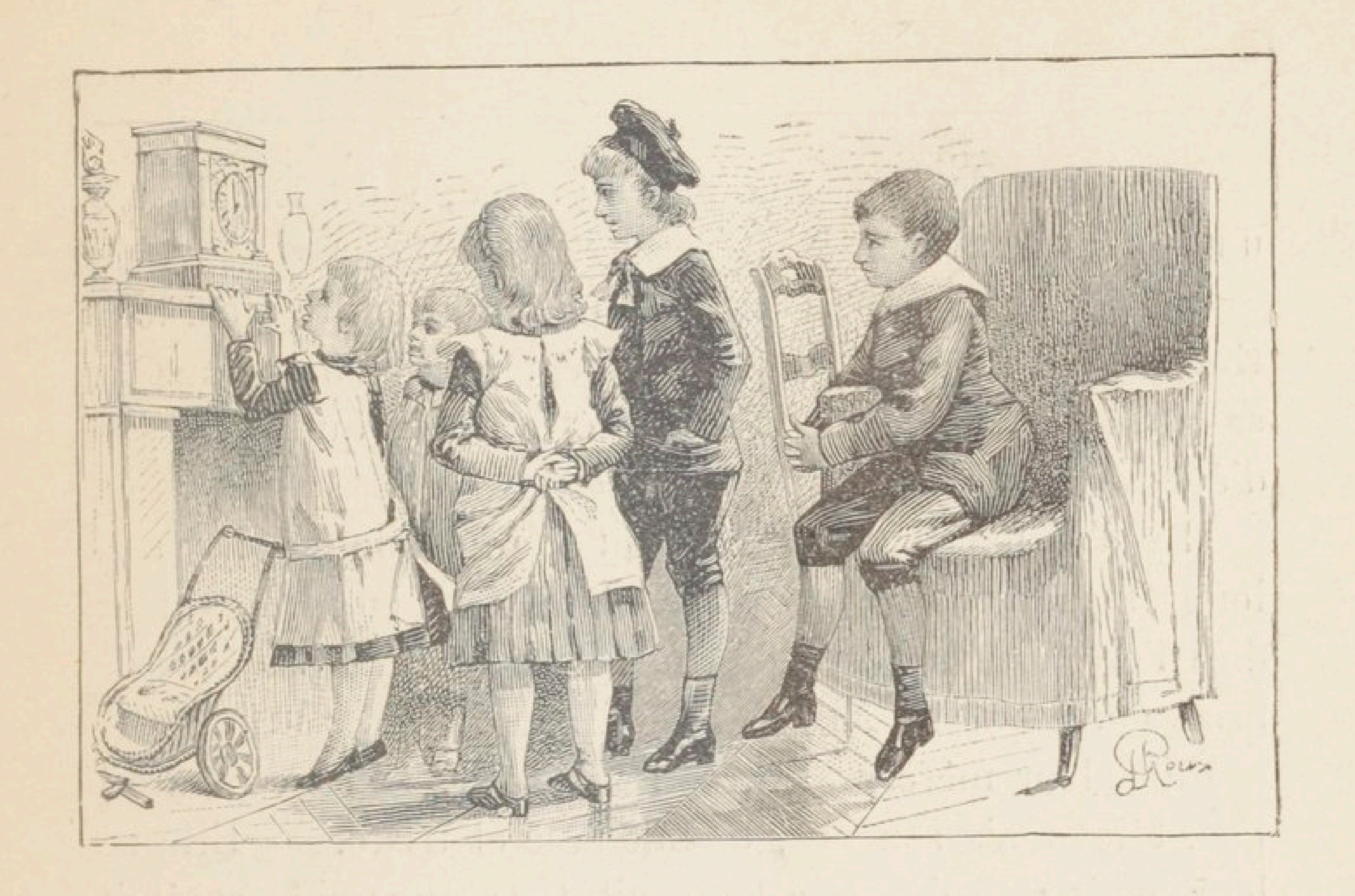
S. AUSTIN

DESSINS DE G. ROUX



PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION
J. HETZEL, 18, RUE JACOB,
PARIS (VIe)



BOULOTTE

CHAPITRE PREMIER

ALLY

Tic-tac, tic-tac.

Ils sont cinq ; cinq petits enfants dont les dix yeux sont braqués sur la pendule et qui se demandent avec anxiété si leur bonne viendra jamais.

Une demi-heure se passe encore, — tic-tac, tic-tac, — et cependant leur bonne ne vient pas.

« L'heure du goûter doit être passée, » dit Éthel avec un profond soupir.

C'est la première fois qu'on leur fait attendre ainsi leur thé ; et les cinq petits, désespérés, abandonnés dans la salle d'étude, pensent qu'il doit être arrivé quelque chose d'épouvantable.

Il y a si longtemps qu'ils sont là sans bouger ; il y a si longtemps que leur bonne est venue, tout en larmes, leur dire d'être bien sages, bien tranquilles et de ne pas faire de bruit parce que M. Ally est bien malade.

Puis, leur mère est entrée à son tour. Elle ne pleurait pas, elle, mais son visage était pâle et triste. — Elle ne leur avait rien dit, elle les avait tous embrassés et était repartie précipitamment.

Voilà bien des jours qu'Ally est malade, et tous les jours, matin et soir, les enfants ont été conduits les uns après les autres auprès d'Ally pour lui dire bonjour et bonne nuit. Mais on ne leur a jamais permis de s'arrêter dans la chambre du malade, et aujourd'hui, aucun d'eux n'est entré auprès d'Ally, — pas même Phil, son frère jumeau. Les enfants craignent qu'Ally ne soit bien malade, puisqu'il n'est pas en état de voir Phil.

Phil est assis dans un coin de la chambre et serre fortement contre sa poitrine un petit chien qui appartient à Ally et à lui. Il tient à la main un portrait qu'il est allé décrocher d'un clou au-dessus de la vieille pendule, sa place d'habitude, au milieu des photographies de tous les membres de la famille, y compris père et mère et même leur bonne.

Phil a les yeux baissés sur le portrait du pauvre Ally et

s'efforce de ne pas pleurer, car il dit toujours : « Pleurer, c'est bon pour les filles et pour les enfants. »

Philip et Alick sont jumeaux. Ils ont neuf ans et demi, et on les appelle ordinairement Phil et Ally. Tous deux ont des yeux et des cheveux bruns et se ressemblent tellement qu'on n'arriverait pas à les reconnaître l'un de l'autre sans leurs cheveux : ceux de Phil frisent naturellement, tandis que ceux d'Ally ne frisent pas. C'est à deux milles de chez eux, à Silverford, qu'ils vont à l'école. Ils y vont sur leurs poneys et partent à neuf heures chaque matin. Ils prennent un repas à Silverford et reviennent à la maison entre quatre et cinq heures. C'est l'époque des vacances et on s'amuserait tant si le pauvre Ally n'était pas malade!

Bertie a juste un an de moins que les jumeaux. Il est si souvent au grand air et au soleil, qu'il est devenu brun comme du pain d'épice. Ses cheveux noirs et brillants frisent comme ceux de Phil et ses yeux sont de la même couleur que ses cheveux. Il est assis dans l'embrasure d'une fenêtre, où il essaie, avec son canif, de découper la silhouette d'un poney dans une vieille peau d'orange trouvée au fond de sa boîte de joujoux. La peau d'orange est trop sèche; elle se brise en petits morceaux, de sorte que la seule portion du poney projeté que Bertie ait pu réussir est une longue queue mince. Et il se dit avec un soupir : « Qu'est-ce qu'une queue sans le cheval ? »

Éthel n'a que sept ans. Elle a des yeux bleus et des cheveux blonds et bouclés qui retombent sur son dos. Elle est assise en face de Bertie, dans l'embrasure de la fenêtre, et fait une robe pour sa poupée.



BOULOTTE EST ASSISE PAR TERRE ET TIENT SA POUPÉE.

Édouard a deux ans de moins qu'Éthel. Il a, comme elle, les yeux bleus et les cheveux blonds. Assis sur un tabouret, la tête appuyée contre le mur, il paraît sur le point de s'endormir.

Enfin, voici Boulotte ; c'est la plus jeune. Elle a quatre ans depuis deux jours et on continue à l'appeler Boulotte, quoique son vrai nom soit Cicely. Elle est si potelée qu'on lui voit des fossettes partout, de petits creux partout ; aux joues, au menton, dans son cou, à ses bras, à ses jambes, à ses pieds, partout enfin. Ses cheveux d'un blond pâle, fins comme de la soie, couvrent sa petite tête ronde de boucles courtes et serrées. Bertie prétend qu'à la place de la tête de Boulotte il n'y a qu'une masse de cheveux frisés. Ses yeux sont bruns et très grands. Quoiqu'elle ait quatre ans, elle ne peut pas prononcer les mots correctement et cela l'humilie beaucoup. En ce moment Boulotte a tout l'air de se disposer à pleurer.

Elle est assise par terre et tient sa poupée la tête en bas ; le son s'échappe comme d'un sablier du corps de la pauvre poupée et s'amoncelle sur le plancher, mais Boulotte ne s'en aperçoit pas ; elle est trop préoccupée de savoir pourquoi personne ne veut s'amuser avec elle, et pourquoi sa bonne reste si longtemps sans revenir, et pourquoi personne ne parle ni ne rit, pas même Bertie, qui, d'habitude, est toujours parlant, riant ou chantant. Boulotte trouve que c'est bien mal de la part de sa bonne de les laisser si longtemps sans leur donner à manger. Boulotte a bien envie d'aller chercher sa bonne, mais elle a peur qu'Éthel ne se fâche. — Que peut donc faire cette bonne? — Boulotte a si, si faim ! — Peut-être que leur bonne veut

les punir de toutes leurs sottises en les laissant sans boire ni manger, comme ces pauvres enfants dont Phil lisait l'histoire l'autre jour; ils s'étaient égarés dans un bois et ils avaient vécu pendant toute une semaine de petits fruits qu'ils avaient cueillis sur les buissons... Mais, dans la salle d'étude, rien ne pousse ; pas même ces petits fruits-là!... et les yeux de Boulotte deviennent de plus en plus ronds, de plus en plus fixes, de plus en plus désolés!... on n'aurait pas même des mûres pour manger!... que cette bonne est méchante! Plus de lait avec du pain, plus de tartines grillées, plus de marmelade, plus de bons petits morceaux de pain beurré et recouvert de sucre pilé, plus de plum-cake. Plus de confiture! — oh! plus de confitures de fraises! Jamais... plus... de... confitures... de... fraises!... Ja... mais... plus... de con... fi... tu... res... de... frai... ses!...

Or, il n'y a rien au monde que Boulotte aime autant que la confiture de fraises. Le chemin qui conduit au cœur de Boulotte est pavé de confiture de fraises. Quand Boulotte rêve, elle rêve à de belles grosses fraises nageant dans un bon jus.

Les larmes montent aux yeux de Boulotte et les remplissent.

Elles débordent bientôt et descendent les unes après les autres ; elles se pressent comme si elles avaient fait le pari de voir laquelle arriverait le plus vite au bas du menton de Boulotte. Une de ces larmes est arrêtée dans une des petites fossettes et est obligée d'abandonner la lutte ; mais les autres arrivent en grand nombre, plus vite, toujours plus vite, jusqu'à ce qu'elles aient délogé la première larme du petit creux qui la tenait prisonnière. Et, malgré ce

succès, les larmes continuent à couler vite, vite, toujours plus vite.

Personne ne fait attention à Boulotte et personne ne voit son chagrin. N'avoir pas de confiture de fraises est chose bien triste; mais n'avoir personne pour s'informer si elle a de la confiture de fraises ou si elle n'en a pas est encore plus triste. Et Boulotte pense, au milieu de ses larmes, qu'il faut que quelqu'un soit averti de son chagrin et que quelqu'un y compatisse. Boulotte se met à sangloter et même à crier!

La chambre avait été si tranquille; — ni mouvement ni bruit, à part le tic-tac de la pendule et le toc-toc des gouttes de pluie qui, rivales des larmes de Boulotte, plus rapides encore pourtant, luttaient de vitesse pour arriver premières sur le sol ou sur l'appui de la fenêtre; — la chambre avait été si tranquille que les cris de Boulotte font tressaillir tout le monde.

Éthel fait un bond sur sa chaise et se pique les doigts.

Phil laisse tomber le petit chien, qui reste étendu par terre tout haletant, car, en pensant à Ally, Phil l'a serré si fortement qu'il l'aurait peut-être étouffé sans les cris de Boulotte. En effrayant Phil, ils ont rendu la liberté au pauvre animal.

Bertie dégringole de son siège dans l'embrasure de la fenêtre et crie : « Veux-tu bien te taire, Boulotte. »

Eddy, qu'on appelle quelquefois « Eddy le lambin », parce qu'il lui faut un temps prodigieux avant de trouver des mots pour exprimer sa pensée, Eddy, réveillé en sursaut, s'assied tout droit sur son tabouret, et les yeux grands ouverts, la bouche grande ouverte aussi, il regarde Boulotte

d'un air ahuri en essayant de trouver quelques bonnes paroles pour la consoler ; mais, comme les mots ne veulent pas venir, il reste immobile, et son ahurissement n'en paraît que plus profond.

Éthel plie son ouvrage et le range, pendant que Phil, qui n'est préoccupé que d'Ally, remet le petit chien sur ses pattes et le tapote sur le dos pour rétablir sa respiration.

Il n'y a donc que Bertie qui fasse attention à Boulotte ; et Boulotte, trouvant qu'on se conduit plus mal que jamais envers elle, se couvre la tête de son tablier et se balance en avant et en arrière avec un redoublement de sanglots désespérés. « Pauvre Boulotte! dit Bertie en cherchant à la calmer, est-ce qu'elle est fatiguée d'être restée tranquille et d'avoir attendu son thé si longtemps? Pauvre petite Boulotte chérie! ne pleure plus ; Bertie va te raconter une jolie histoire. »

Mais Boulotte trouve qu'on s'est trop mal conduit à son égard pour qu'elle puisse céder si facilement. Alors Bertie essaye de lui ôter son tablier de devant sa figure; mais Boulotte le tient si serré qu'il est obligé d'y renoncer. Alors il la prend dans ses bras et lui parle tendrement, quoiqu'elle se soit si bien roulée dans son tablier qu'il n'y ait pas moyen d'apercevoir le petit bout de sa figure ; de plus, Boulotte se débat si vigoureusement que Bertie est obligé de la remettre par terre.

« Laisse-la tranquille, Bertie, dit Éthel en s'approchant d'eux ; elle sera beaucoup moins sotte si on ne lui dit rien.

— Mais, Boulotte, reprend Bertie en ramassant la pauvre poupée restée étendue sur le tas de son, je ne m'étonne

plus de ton désespoir! Tu as tant fait que tu as tué la pauvre Chin-Chan. »

Le tablier s'abaisse, Boulotte se tourne et se remet sur ses pieds aussi vite qu'il lui est possible.

Quel lamentable spectacle! Chin-Chan est pliée en deux sur les bras de Bertie. Qu'elle est flasque et qu'elle a l'air misérable! Sa jolie robe rose, qui lui allait si bien, ressemble maintenant à un sac et flotte de tous côtés; et le tas de son, amoncelé sur le plancher, trahit le secret de cette triste métamorphose.

Le malheur est à son comble.

Des sept poupées de Boulotte, Chin-Chan est la préférée. Chin-Chan est si sage et obéissante! Chin-Chan s'endort aussitôt qu'on lui dit de dormir, et elle se réveille dès qu'on lui dit de se réveiller. Chin-Chan a de jolis yeux bleus et de vrais cils. Chin-Chan a aussi de vrais cheveux, de jolis cheveux jaunes que l'on peut peigner et que l'on fait friser en les tournant autour du doigt. Chin-Chan a de si jolies mains et de si jolis pieds en cire; elle a un si petit nez que Bertie prétend qu'il est camus; et son teint est de lis et de roses. Chin-Chan a six costumes complets pour elle toute seule, tandis que chacune des autres poupées de Boulotte ne possède pas plus d'un costume. Et puis, enfin, c'est l'oncle Tony qui a baptisé la poupée Chin-Chan, et ce que Boulotte aime le mieux, après la confiture de fraises, c'est l'oncle Tony. Bertie prétend que Chin-Chan veut dire : « nez camard; » mais l'oncle Tony, qui, bien sûr, sait mieux, affirme que cela veut dire : « *Chinoise.* »

Et à présent, la chère Chin-Chan est morte, et Boulotte ne peut plus l'aimer. Comment Boulotte pourrait-elle aimer

et serrer tendrement Chin-Chan sur son cœur, puisque Chin-Chan n'a plus de corps?

Boulotte explique cela de son mieux à Bertie, mais il ne voit pas les choses sous le même jour qu'elle.

« Console-toi, Boulotte, dit-il. Ta bonne remettra du son dans le corps de la poupée, elle le recoudra et elle ressuscitera ta poupée.

— Elle pourra pas, sanglote l'infortunée Boulotte. — Elle le pourra, je t'assure qu'elle le pourra, continue Bertie. — Mais certainement, dit Éthel à son tour. Allons, Boulotte, viens ici, que je t'arrange un peu. Tu as l'air d'une sorcière.

— Moi veux pas venir ; moi veux pas être arrangée... et Boulotte se jette par terre de nouveau et recommence à se rouler de colère et de chagrin.

— Je voudrais bien que ma bonne vînt, » soupire Éthel.

Philip leur crie avec humeur du bout de la chambre : « Taisez-vous donc, vous autres ; aucun de vous ne pense au pauvre Ally, sans cela vous ne feriez pas un tel vacarme! »

Éthel retourne dans l'embrasure de la fenêtre ; Bertie et Eddy s'asseyent par terre, à côté de Boulotte, et essayent de la calmer en la caressant et en lui faisant toutes sortes d'offres séduisantes. Mais ils n'y réussissent pas.

« Tic-tac, tic-tac, » fait la pendule.

« Toc, toc, toc, » fait la pluie.

« Moi veux pas être *saze,* moi veux pas être *saze,* moi veux pas être *saze,* » crie Boulotte.

Cela continue ainsi pendant un quart d'heure; puis les enfants entendent des pas pressés dans le corridor, la porte s'ouvre et leur bonne paraît enfin.

« M. Ally va mieux, dit-elle ; le docteur pense maintenant qu'il guérira! Il dort d'un sommeil si calme et si profond! »

Les enfants entourent leur bonne : ils parlent, ils rient, ils font mille questions. Elle paraît très heureuse et leur demande de ne pas parler tous ensemble, parce qu'elle ne peut pas entendre ce qu'ils disent ; puis elle se met à rire et à pleurer tout à la fois, et les enfants trouvent cela bien drôle. Elle remarque enfin la figure bouleversée de Boulotte sur laquelle les larmes ont laissé tant de traces ; elle prend l'enfant sur ses genoux, lui fait raconter tous ses malheurs et réussit à la consoler en lui promettant solennellement de guérir Chin-Chan et de la rendre à la vie.

Leur mère entre à son tour, bien différente de ce qu'elle était quand les enfants l'ont vue pour la dernière fois ; son visage est radieux ; elle les couvre de tant de caresses et de tant de baisers que ces petits êtres se sentent tout fiers de leur importance. Puis se souvenant tout à coup qu'ils n'ont pas eu à goûter :

« Mes pauvres chéris, dit-elle, comme vous devez avoir faim! »

Aussi veut-elle rester pour prendre le thé avec eux. Elle fait signe à Éthel de sonner, et, quand Suzanne entre, elle lui dit de préparer le service rouge et or.

Le thé rouge et or a été donné aux enfants, un jour de Noël, par leur tante Bee, et on ne s'en sert que dans ce qu'ils appellent « les grands jours » ; aussi sont-ils convaincus qu'ils vont avoir aujourd'hui quelque agréable surprise, et ils dansent de joie en l'attendant.

Quand le thé est prêt, maman se met à table : les enfants

et leur bonne s'asseyent, et quand tout le monde est placé, les enfants déclarent qu'ils sont tous comme Phil, qui vient de faire connaître qu'il est « affamé comme un chasseur ». Bertie, qui est toujours prêt à discuter, demande « pourquoi les chasseurs seraient plus affamés que les petits garçons? » Mais personne ne lui répond. Maman a fait préparer un thé délicieux, et chaque enfant l'embrasse bien fort avant de se mettre à table.

Je parie que vous voudriez bien savoir ce que l'on a servi avec le thé ? Eh bien, je vais vous le dire. Il y a des tartines de pain blanc et de pain bis bien beurrées, des biscuits tout chauds et si croustillants qu'ils se cassent presque avant d'être touchés ; le plum-cake qu'Eddy appelle « le gâteau qui dit des secrets », parce que les fruits sont tout près les uns des autres et *ont l'air de se raconter quelque chose à l'oreille;* — des groseilles blanches et des groseilles rouges, de bons petits gâteaux, de la marmelade ; et, en face de Boulotte, un grand compotier en cristal, plein de confiture de fraises.

Boulotte, qui était tout à l'heure la plus malheureuse de la famille, est à présent la plus heureuse. Elle est à table, dans un grand fauteuil ; sa figure a été si bien lavée que ses boucles dorées, ordinairement si bien frisées, ne frisent plus du tout et se tiennent toutes droites ; ses épaules potelées ont un frémissement de satisfaction, et ses beaux yeux bruns sont baissés sur son assiette que Bertie vient de remplir de belles fraises et de bon jus. La voyez-vous, Boulotte, enfonçant dans sa bouche cette fraise si rouge et si grosse?

La pluie a cessé ; le soleil reparaît et ses chauds et bril-

lants rayons donnent encore aux enfants plus d'animation et de gaieté. Et Bertie dit : « Le temps lui-même se réjouit de ce qu'Ally va mieux, et il envoie le soleil pour nous dire qu'il est bien content. »

Après le thé, les enfants vont jouer au jardin; ensuite on les mène, les uns après les autres, dans la chambre d'Ally. Il ne peut pas les voir, car il est endormi, et on ne leur permet pas de l'embrasser de crainte de le réveiller ; ils ne peuvent le regarder qu'un instant ; il est pâle et immobile sur son lit, et les petits disent bien bas : « Bonne nuit, Ally. » Puis ils s'en vont.

Et chacun d'eux, depuis Boulotte jusqu'à Philip, ajoute une prière à celle qu'il dit le soir en se mettant au lit ; et cette prière est : « Merci, mon Dieu, d'avoir guéri Ally. »

CHAPITRE II

EDDY

« Est moi, Bertie.

— Qui, moi?

— Lotte.

— Bon!

— Laisse-moi entrer, Bertie.

— Je ne peux pas. Je me mets dans mon bain.

— Ah! te mets dans ton bain! T'as donc pas entendu sonner le *dézeuner?*

— Ne m'attends pas, Boulotte; descends et dis que je viendrai tout à l'heure.

— Bon! » dit Boulotte.

Se tenant fortement à la rampe avec ses deux mains pour s'aider à descendre les deux longs étages, et prenant la précaution de toujours mettre le même pied en avant, Boulotte arrive enfin saine et sauve dans la salle d'étude, où elle trouve tout le monde à table.

« Bertie va venir, nounou, » — et Boulotte grimpe sur son fauteuil.

« Bertie n'était pas encore levé quand je suis descendu tout à l'heure, dit Phil.

— Bertie est toujours en retard, » ajoute Ethel.

Leur mère entre pour leur dire bonjour.

« Qui donc est en retard? demande-t-elle. Par ces belles matinées d'été, il n'est pas trop tôt pour vous de déjeuner à huit heures. Je crois qu'une très bonne mesure à prendre serait d'imposer deux sous d'amende à ceux qui seront en retard dorénavant. — A la fin de la semaine, au moment où vous recevrez votre argent de poche, votre bonne pourra recueillir le montant des amendes, et c'est Boulotte qui sera chargée de donner cet argent à la quête du dimanche.

— Bien *zoli,* ça, dit Boulotte tout bas.

— Bien *zoli* pour toi, dit Phil, mais pas agréable pour ceux qui seront obligés de payer. Ce qui m'en plaît, c'est que je suis toujours exact, moi.

— Prends garde, Phil, dit sa mère en riant. Cela te portera malheur, si tu te vantes ainsi. »

Peu après le départ de leur mère, la porte s'ouvre bruyamment, et Bertie, frais et rose au sortir de son bain, entre en courant.

« Paye deux sous, Bertie, crie Boulotte à tue-tête.

— Pas ce matin ; mais à partir de demain, tous ceux qui ne viendront pas déjeuner exactement auront à payer deux sous d'amende, explique la bonne des enfants.

— *T'on* me donnera, dit Boulotte.

— Ce sera charmant pour toi, cela, dit Bertie!

— Pour mettre dans la bourse *dimance,* dit Boulotte.

— Quelle quantité de sous payera Bertie! dit Eddy d'un air méditatif.

— Toi, mon bonhomme, mêle-toi de tes affaires, dit Bertie. Que tu es donc gourmand, Phil! Tu as mangé toute la croûte et tu m'as laissé cette horrible mie!

— Premier arrivé, premier servi, répond Phil.

— C'est bon. Nous verrons si demain matin je n'arriverai pas le premier.

— Alors il y aura pas de sous, dit Boulotte d'un air désappointé.

— Méchante Boulotte qui a envie de voir le pauvre Bertie à l'amende! » — Sur quoi Bertie prend un air triste et fait semblant de pleurer.

« Non, non, Bertie, pleure pas. » — Boulotte s'approche tendrement de Bertie qui est son favori, quoiqu'il la taquine de temps à autre. « Lotte est pas *méçante* pour toi, Bertie ; Lotte aime Bertie *beautoup, beautoup.* »

— C'est bon, Boulotte. Si tu veux me promettre d'être sage, je t'emmènerai avec moi tout à l'heure, quand j'irai donner à manger aux lapins, aux canards et aux poules.

— Bon *darçon,* répond Boulotte ravie ; *ze* serai *saze.*

— Ne la tenez pas trop longtemps au soleil, monsieur Bertie, dit la bonne.

— Je dois rester auprès d'Ally une partie de la matinée, de sorte qu'il n'y a pas à craindre que je garde Boulotte trop longtemps dehors, » répond Bertie.

Quinze jours se sont écoulés depuis ce que je vous ai raconté dans le premier chapitre, quand tout le monde croyait qu'Ally allait mourir. Mais il va beaucoup mieux maintenant, il se lève ; et, quand arrive la fin de la journée et que le soleil n'a plus trop de force, on roule son fauteuil dans le jardin. Il ne peut presque pas marcher, et fait seulement quelques pas de temps en temps dans la chambre, car il est encore très faible.

« Comme je dois sortir à cheval avec papa ce matin,



AU MILIEU DES ÉCLATS DE RIRE QUI ACCOMPAGNAIENT
LA REMARQUE DU PAUVRE EDDY.

dit Phil, j'irai auprès d'Ally tout de suite après la prière et j'y resterai jusqu'à ce que papa soit prêt.

— Alors vous pourrez demander à M. Ally ce qu'il aimerait pour son dîner, et vous reviendrez me le dire ; n'oubliez pas, monsieur Phil, dit leur bonne.

— Je n'oublierai pas.

— Allons, gros bonhomme, dit Bertie en donnant à Eddy une petite tape d'encouragement sur l'épaule, tu as quelque chose à dire. Qu'est-ce que c'est? N'aie pas peur, parle. »

Car Eddy avait ouvert et fermé la bouche plusieurs fois ; seulement, au moment où il allait se décider à parler, quelqu'un l'avait interrompu.

« Parle, répète Boulotte, qui est l'écho fidèle de Bertie.

— Alors, c'est donc tous les jours le jour de naissance d'Ally, dit enfin Eddy.

— Oh ! oh ! oh ! oh ! crient tous les enfants les uns après les autres.

— Quelle bêtise ! dit Phil.

— A quoi donc penses-tu, Eddy? lui demande Ethel. Personne n'a plus d'un jour de naissance par an, n'est-ce pas, ma bonne?

— Oh ! Eddy, *tel tonte!* s'écrie Boulotte très choquée.

— Qu'est-ce que tu veux dire, mon bonhomme? Voyons, ne t'intimide pas, explique-toi ; » — et Bertie redonne une petite tape à Eddy pour l'encourager.

Eddy, voyant que tout le monde écoute et attend ses explications, se trouble davantage. Il finit cependant par dire très lentement : — « Ally choisit tous les jours son dîner. S'il a envie de poulet, on lui en donne du poulet ; s'il a en-

vie de canard ou d'oie, on lui en donne aussi. Le jour anniversaire de leur naissance, les enfants ont la permission de commander ce qu'ils aiment le mieux pour leur dîner. »

Au milieu des éclats de rire qui accompagnent la remarque du pauvre Eddy et pendant que leur bonne lui fait comprendre que si Ally choisit ce qu'il veut pour son dîner, ce n'est pas parce que c'est son jour de naissance, mais parce qu'il est malade, on entend la cloche de la prière, et tous les enfants se hâtent de se rendre à son appel

---

CHAPITRE III

BOULOTTE

Boulotte, étant la plus petite, reste toujours, quand la prière est finie, auprès de papa et de maman, pendant qu'ils déjeunent. Papa fait goûter à Boulotte ce qu'il a sur son assiette. Quelquefois du poulet, quelquefois une petite mouillette trempée dans un verre de porto, ou un morceau de tarte et quelques cuillerées de thé.

Boulotte aime beaucoup ce moment de la matinée ; mais, aujourd'hui, elle a si peur que Bertie ne parte sans elle, que, dès qu'elle a donné son baiser habituel à son papa et à sa maman, elle se dispose à partir.

« Eh bien, est-ce que ma petite fille va laisser papa manger son déjeuner tout seul ? » s'écrie le papa, très surpris de voir Boulotte se diriger vers la porte, aussi vite que le lui permettent ses grosses jambes.

Boulotte se retourne à demi et regarde avec regret du côté de papa.

« Lotte aime bien papa, mais Lotte va *avet* Bertie pour donner à *manzer* aux lapins, aux poules et aux *tanards.*

— Et est-ce que Bertie est si pressé qu'il ne puisse pas attendre quelques minutes ? » demande maman.

Boulotte va jeter un coup d'œil dehors et, devant la porte grande ouverte du vestibule, elle aperçoit Bertie qui tourne comme un toton sur une seule jambe, en criant :

« Allons donc, Boulotte! Dépêche-toi, Boulotte!

— Faut pas faire attendre Bertie, » dit Boulotte gravement, car, pour Boulotte, Bertie est un personnage.

Papa et maman se mettent à rire, et papa se lève pour refermer la porte derrière Boulotte.

« Bertie, attends ; faut prendre mon *çapeau.*

— Je l'ai, ton chapeau, crie Bertie, qui est déjà au bas du perron.

— Mets-le-moi, te prie, Bertie, » dit Boulotte tout essoufflée de sa précipitation à rejoindre son frère.

Bertie le lui met sens devant derrière; le morceau de mousseline, destiné à préserver du soleil le cou de Boulotte, lui tombe sur les yeux et lui frappe la figure.

« Bertie, tu as pas *arranzé* Lotte *tomme* il faut. Tu habilles *touzours* Lotte à l'envers, Bertie.

— Est-ce que les garçons peuvent savoir comment habiller les filles? s'écrie Bertie indigné; mais il ôte le chapeau et le met du bon côté; seulement il ne peut pas l'attacher.

— Tu sais pas faire une *boutle?* demande Boulotte avec surprise.

— Bien sûr, que je ne sais pas! Les garçons n'ont pas besoin de savoir faire une boucle. Là, je t'ai fait un nœud de matelot. Le vieux Ben m'a appris l'autre jour. Allons, partons! »

La main dans la main, ils partent; mais on avance lentement, Boulotte voulant s'arrêter devant chaque massif pour admirer les fleurs. Ce que Boulotte préfère, ce sont les roses; elle a donné des noms différents à ses roses favorites, et il faut qu'elle les voie toutes, et qu'elle compte

combien de petits enfants elles ont eus depuis la dernière fois qu'elle les a vues. Celle qu'elle aime le mieux de toutes est une rose dont le feuillage est raide et frisé, et les pétales si blancs, si purs, que Boulotte a déclaré qu'elle était la reine des autres, et l'a baptisée « la reine-neige ».

« *Redarde*, Bertie! La reine-*neize* a deux nouvels enfants depuis hier; et Boulotte se dresse sur la pointe des pieds pour embrasser les petits boutons nouveau-nés.

— Mes lapins et les autres bêtes vont mourir de faim, si tu ne te dépêches pas davantage, Boulotte, dit Bertie.

— Serait bien *dommaze*.

— Certainement, ce serait dommage. Ainsi, viens vite, Boulotte. Si nous avons le temps, nous reviendrons voir les fleurs après. »

Boulotte remet sa main dans la main de Bertie, et on atteint la basse-cour sans autre arrêt. Bertie prend un panier plein d'herbes, et lui et Boulotte donnent à manger aux lapins. Ils sont doux et apprivoisés, et connaissent si bien Bertie qu'ils accourent en le voyant et viennent manger dans sa main. Boulotte caresse leurs longues oreilles et leur parle, jusqu'à ce que Bertie, qui voudrait retourner auprès d'Ally, déclare qu'il est tard, et qu'il faut bien vite aller vers les pigeons et les canards.

« D'ailleurs, j'ai promis à ma bonne que je ne te laisserais pas dehors trop longtemps, tu sais, Boulotte.

— Appelle pas ça longtemps, dit Boulotte en faisant la moue.

— Oui, mais ça fera longtemps avant que nous soyons rentrés. Nous avons beaucoup à faire. »

Boulotte finit par consentir à s'arracher d'auprès des la-



BOULOTTE SUIT LES PIGEONS DES YEUX.

pins, après les avoir tous embrassés les uns après les autres.

Bertie va chercher le grain pour les pigeons et se met au milieu de la cour en criant : « Cou-ou, cou-ou, cou-ou, cou-ou, cou-ou, » tandis que Boulotte, à côté de lui, son tablier rempli de grains, l'imite de son mieux de toute la force de sa petite voix perçante.

Les pigeons ne tardent pas à arriver en grand nombre. Il y en a de très jolis. Les favoris de Boulotte ont le corps gris-ardoise, la poitrine violette avec des reflets dorés, et la tête noire. Ils vont de-ci, de-là, pour picoter le grain avec un petit air dédaigneux, lèvent leurs pattes très haut, cambrent leurs cous, regardent de tous côtés avec leurs yeux vifs et brillants, et roucoulent doucement de temps en temps.

Quand ils ont mangé tout le grain, ils disent tous ensemble « cou-ou, cou-ou, cou-ou, » ouvrent et ferment leurs ailes à plusieurs reprises, puis finissent par s'envoler.

« Ils disent merci, dit Bertie, quand les cou-ou, cou-ou ont commencé.

— Est-ce *ti* disent *touzours* merci *tomme* ça, Bertie?

— Oui, toujours. Maintenant, allons voir les canards. »

Les pigeons s'envolent ; Boulotte les suit des yeux ; mais, quand ils ont disparu, comme il n'y a plus rien à voir, elle se laisse emmener sans discussion.

« Bertie, t'as promis, il y a longtemps, tu me *touperais* un bâton, un *zoli* petit bâton mince pour fouetter mes poupées *tant* elles sont *méçantes*.

— Je te l'ai promis? Eh bien, je l'aurai sans doute oublié. Tu comprends, Boulotte, un garçon ne peut pas se rap-

peler ces choses-là ; mais je t'en couperai un aujourd'hui. J'imagine que ce n'est pas Chin-chan que tu veux fouetter ?

— Oh ! non, non, pas ma *cère* *Tin-tan*. *Tin-tan* est *zamais méçante*.

— Je te conseille d'apprendre à dire Chin-chan avant que l'oncle Tony revienne, » remarque Bertie.

Boulotte est offensée.

« *Méçant* Bertie, dit-elle.

— Écoute donc, Boulotte, tu es assez grande maintenant pour parler comme il faut. »

Boulotte regarde le ciel et fait semblant de n'avoir pas entendu.

Ils sont dans le verger. Au bout de ce verger, il y a une mare où les canards prennent leurs ébats en attendant le pain que la cuisinière met tous les jours de côté pour que Bertie le leur porte.

Ils sont mal élevés, ces canards, Boulotte ne les trouve pas gentils comme les pigeons ; ils se précipitent gloutonnement sur le pain en se bousculant ; ils se donnent des coups de bec et font « quack, quack, quack » d'un air furieux, battent de leurs ailes l'eau qui rejaillit de tous côtés, et avalent le pain avec tant de précipitation qu'ils manquent de s'étrangler.

Boulotte, sur le bord de l'étang, se fâche et les gronde, ce qui fait beaucoup rire Bertie. Plus Boulotte se fâche, plus Bertie rit, plus les canards font « quack, quack, quack », et tout cela fait beaucoup de tapage, comme bien vous pensez.

Bertie profite du voisinage des saules pour en couper une branche, et dit qu'il va la peler pour la rendre blanche, et

qu'il la donnera à Boulotte pour fouetter ses méchantes poupées.

Quand ils reviennent à la maison, Bertie s'écrie :

« Regarde donc, Boulotte, toutes ces petites pommes que le vent a fait tomber. Portons-en aux poneys ; nous reviendrons par les écuries, au lieu de revenir par le jardin. »

Il ne faut pas longtemps à Bertie pour remplir son panier de pommes, et, quand il se retourne pour regarder ce que devient Boulotte, il la voit assise par terre et se disposant à enfoncer ses petites dents blanches dans une pomme très verte.

« Jette cette pomme, Boulotte ! » crie Bertie.

Boulotte serre la pomme contre ses dents et regarde Bertie en dessous, mais elle n'ose pas mordre tout à fait dans la pomme.

« Jette cette pomme, Boulotte; m'entends-tu? Jette cette pomme ! » crie de nouveau Bertie.

Boulotte entend bien, mais elle n'a pas envie d'obéir, et Bertie est obligé de lui ôter la pomme.

« Il ne faut pas manger ces mauvaises pommes-là, Boulotte.

— *Pourtoi ?* dit Boulotte, en faisant la moue.

— Parce qu'elles ne sont pas assez mûres ; tu ne les trouverais pas bonnes si tu les mangeais. J'en ai goûté une l'autre jour, et j'ai été obligé de la jeter, tant elle était vinaigrée. Tu vois bien qu'elles sont toutes petites, continue Bertie, en en prenant une, et il faut qu'elles deviennent bien grosses, bien jaunes et bien rouges avant qu'on puisse les manger. Thomas a dit que ces pommes d'été ne seraient

bonnes que quand saint François les aurait baptisées. »

Boulotte ouvre de grands yeux et oublie d'être grognon. « *T'est-ce te* ce saint François leur fait, Bertie? demande-t-elle avec surprise.

— Il les baptise, répond Bertie.

— Est-ce *te* le saint François leur donne des noms, Bertie? »

Mais Bertie est occupé d'une mésange et n'entend pas ; Boulotte attend qu'il revienne pour répéter sa question.

« Je n'en sais rien ; peut-être bien.

— *Ze* voudrais savoir *tomment* il appelle *t*elles-là, » dit Boulotte en s'arrêtant et en regardant tendrement un pommier couvert d'une espèce de pommes brunes que les enfants affectionnent si particulièrement que leur père a dit à Thomas de leur abandonner cet arbre.

« *Ze Trois t*-il leur a donné un *zoli* nom.

— Ah! elles sont fameuses, ces pommes-là, dit Bertie en faisant claquer sa langue; je voudrais qu'elles fussent mûres. »

Lotte aussi.

« Allons voir les poneys maintenant. Vont-ils s'en donner avec ces pommes! Nous en avons joliment, Boulotte! »

Boulotte regarde du coin de l'œil le panier suspendu au bras de Bertie, pousse un petit soupir, et dit : — « Oui.

— Avez-vous déjà sellé Tricksey, James? demande Bertie à un groom quand ils arrivent aux écuries ; je voudrais lui donner des pommes.

— J'allais le seller, monsieur Bertie; mais, si vous voulez vous dépêcher, vous pouvez entrer et lui donner vos pommes.

— Très bien, James ; je me dépêcherai.

— Et ne lui en donnez pas trop, monsieur Bertie, continue James.

— Il n'y a pas de danger ; elles sont si petites ; et Bertie en sort quelques-unes du panier.

— C'est vrai ; ça ne pourra pas lui faire de mal. Venez, monsieur Bertie, je vais aller avec vous.

— N'entre pas, Boulotte ; attends-moi là. Papa dit qu'il faut prendre garde à Tricksey... il pourrait ruer, tu sais. Alors reste là, et fais bien attention à ce que personne n'emporte les pommes. Je reviendrai bientôt, et alors tu donneras des pommes à Brownie et à Puck, qui sont bien doux. »

Boulotte reste seule. Le panier de pommes est à ses pieds.

Boulotte pense que Brownie et Puck seront malades s'ils mangent toutes ces pommes. — « C'est bien mal à Bertie de donner tant de pommes à Brownie, à Tricksey et à Puck, et pas une à la pauvre Lotte. *Tomme* elles ont l'air bonnes ! » — et Boulotte se baisse et prend une pomme.

« *Tomme* elles sont luisantes et vertes ! — *T*omme leur peau est lisse ! » — Et Boulotte promène doucement un de ses doigts autour de la pomme. — « Si bonne et si lisse ! Bertie dit *t*e ces pommes sont pas bonnes, mais p'têtre *t*'il sait pas bien. Bertie a pas *doûté* les pommes du panier... *tomment* peut-il savoir ? » — Boulotte approche la pomme de son nez et aspire l'odeur de toutes ses forces... « Elle sent bien bon ; Bertie se trompe... Lotte va essayer elle-même. » — Boulotte porte la pomme à sa jolie petite

bouche vermeille, enfonce dedans ses petites dents blanches et aiguës, et détache un morceau de la pomme.

Boulotte fait une grimace; elle s'obstine à penser que la pomme est assez mûre et elle en mange un autre morceau. Boulotte fait une grimace plus accentuée et elle est obligée de cracher la pomme.

« Mauvaise *soze*, dit Boulotte en regardant de travers le reste de la pomme qu'elle tient à la main; et elle le jette aussi loin d'elle que possible.

Bertie revient chercher Boulotte et l'emmène, emportant aussi le panier de pommes vers la stalle appartenant à Brownie et à Puck.

Brownie est brune depuis la tête jusqu'à la queue, sans qu'un seul poil d'une autre couleur fasse tache; ses yeux bruns sont doux et pleins d'intelligence. Dès qu'elle entrevoit Bertie, elle le reconnaît, car elle hennit et redresse la tête en secouant sa crinière d'une manière gracieuse et élégante qui n'appartient qu'à elle.

Puck est noir avec une tache blanche au milieu du front; le dessous de son cou est blanc et le bas de ses jambes est blanc aussi. C'est le plus âgé des trois poneys; il est grave et calme; c'est celui dont Eddy et Boulotte se servent quand ils montent à cheval. Boulotte commence seulement à apprendre à monter à cheval, et on est encore obligé de la tenir. Elle aime beaucoup Puck; mais Bertie préfère Brownie.

Puck et Brownie accueillent les pommes avec reconnaissance, Puck mange ses pommes d'un air digne et raisonnable. — Un homme du monde, un homme bien élevé et sachant manger ne ferait pas autrement; — mais Brownie

hennit joyeusement et fait ce charmant petit mouvement de tête qui enchante Bertie ; il déclare que cela veut dire merci, tout comme le cou-ou des pigeons.

— Lève-moi, Bertie, pour *te ze t*aresse Puck, dit Boulotte quand toutes les pommes sont mangées.

— Je ne peux pas te lever bien haut, dit Bertie ; tu es trop lourde. »

Comme Bertie remet Boulotte par terre, il aperçoit quelque chose de vert dans le coin de sa bouche.

« Oh! Boulotte, tu as mangé une pomme quand je t'avais si bien défendu de le faire. »

Boulotte regarde Bertie, secoue la tête d'un air décidé et dit : « Oh! non, Bertie.

— Mais un petit morceau de la peau verte est resté dans le coin de ta bouche. C'est bien mal, Boulotte, de mentir comme ça. »

Boulotte ne dit rien.

« Tu ne te rappelles donc plus ce que maman t'a dit l'autre jour, quand tu as fait un mensonge à propos de la boîte à ouvrage d'Ethel? »

Boulotte devient toute rouge. Elle relève un coin de son tablier, le tortille autour de ses doigts, secoue la tête d'un air insouciant et répond avec impertinence :

« Peux pas me rappeler tout ce *t*'on dit.

— Mais c'est bien vilain; c'est si vilain de dire des mensonges, répond Bertie ; plus vilain que tout, assure maman. Personne ne peut aimer les gens qui font des mensonges. »

Le tablier s'échappe des mains de Boulotte, et il y a un sanglot dans sa petite voix : « Personne aimera Lotte?

— Non, personne ne l'aimera si elle dit des mensonges. Tu sais, ajoute Bertie d'une voix grave et émue, maman dit que Dieu lui-même ne nous aimera pas si nous disons des mensonges. Est-ce que tu n'es pas fâchée d'avoir menti, Boulotte? »

Pas de réponse.

« Il y a quelque part dans la Bible, continue Bertie, quelque chose sur un homme et une femme qui sont morts parce qu'ils avaient menti. Ils avaient fait un seul mensonge, mais Dieu a été si en colère qu'il les a fait périr. »

Boulotte devient très sérieuse et commence à trembler.

« Est-ce *t*'ils ont tout à fait *mouru*, Bertie? Es-tu sûr *t*'ils ont tout à fait *mouru?* demande-t-elle tout bas.

— Tout à fait, Boulotte, répond Bertie. »

Boulotte devient de plus en plus sombre et semble prête à pleurer. Tout à coup sa figure s'illumine et Boulotte s'écrie joyeusement. — « Lotte pourrait être ra*t*ommodée... Nounou ra*t*ommoderait Lotte.

— Qu'est-ce que ferait ta bonne?

— Ma bonne me ra*t*ommoderait! Elle a mis du son à *Tin-tan* et l'a faite belle comme si elle avait pas mouru. Elle avait tout à fait mouru, Bertie; et Nounou mettrait du son à Lotte, si Lotte avait mouru.

— Mais tu n'es pas rembourrée avec du son, et si je piquais ton bras avec une épingle, Boulotte, c'est du sang qui sortirait et non pas du son. »

Boulotte reprend son air grave et pousse un : oh! de désappointement; enfin elle dit d'un ton lamentable : — « Mais, Bertie, Lotte veut être *saze* pour *te* tout le monde aime Lotte; » et elle tend les bras à Bertie.

« Tout le monde t'aime, bien sûr, dit Bertie en se baissant pour embrasser la petite joue ronde et brûlante qui s'appuie si tendrement contre la sienne ; — seulement il ne faut plus faire de mensonges. »

— Lotte dira plus *z*amais, plus *z*amais, Bertie.

— Es-tu bien fâchée, Boulotte?

— Bien fâ*c*ée, Bertie, dit Boulotte; » et, après un silence, elle ajoute de sa voix la plus douce : — « Lotte dira sa prière pour devenir sa*z*e?

— Tu feras bien, répond Bertie.

— Alors Dieu aimera en*t*ore Lotte? »

Et se met à genoux sur la paille, entre les deux poneys, elle joint ses deux petites mains roses, et promet au bon Dieu de ne plus mentir.

Après quoi elle se relève, prend la main de Bertie, et retourne gravement, avec lui, à la maison.

« Tu n'oublieras pas de tout raconter à maman, Boulotte.

— Oh! non, dit Boulotte. Faut venir avec Lotte; » — et Boulotte entraîne Bertie dans la chambre de sa mère.

Ils ouvrent la porte. Maman est occupée à écrire à sa table; elle s'interrompt quand elle voit les enfants; elle leur sourit et tend la main à Boulotte en lui disant : « Entre, ma chérie. »

Au son de cette voix tendre, Boulotte recule et serre plus fort la main de Bertie. Puis, elle s'élance en avant avec les bras étendus. — « Oh! maman, maman, sanglote une petite voix plaintive, — Lotte a dit un *mensonze*. — Oh! maman, faut aimer *entore* la *méçante* Lotte qui le fera plus. »

Bertie attend une minute ; il attend qu'il ait vu la petite fille serrée dans les bras de sa mère ; il attend qu'il ait vu la tête de sa mère se pencher sur la petite tête blonde qui se presse si tendrement contre elle ; alors, il ferme la porte sans bruit et redescend en courant pour rejoindre Ally.

CHAPITRE IV

BERTIE

« Je commençais à croire que tu ne viendrais jamais, dit Ally.

— C'est que, vois-tu, j'ai emmené Boulotte avec moi, et cela m'a mis en retard. Vas-tu mieux Ally? »

Ally est dans la bibliothèque; il est étendu dans un grand fauteuil qu'on a roulé auprès d'une fenêtre ouverte. Il paraît très maigre et très pâle, surtout à côté de la bonne figure ronde et rose de Bertie.

« Oh! oui, dit-il; je vais mieux aujourd'hui; mais je voudrais aller tout à fait bien et avoir repris mes forces.

— Maman dit que tu iras bientôt tout à fait bien, répond gaiement Bertie.

— Il faut terriblement longtemps pour reprendre des forces, dit Ally avec un soupir.

— Pauvre Ally! — Je voudrais que l'oncle Tony fût ici; il te raconterait des histoires et te dirait un tas de choses pour t'égayer.

— Quand maman était avec moi tout à l'heure, j'ai oublié de lui demander quand mon oncle Tony et ma tante Bee doivent venir. — Maman te l'a-t-elle dit, Bertie?

— L'oncle Tony vient la semaine prochaine, mais seule-

ment pour deux jours, parce qu'il est très occupé. Mais il doit revenir pour Noël en même temps que ma tante Bee, et tous les deux resteront longtemps cette fois. »

Bertie s'est assis sur le bord du tabouret d'Ally et s'occupe à peler la baguette qu'il destine à Boulotte.

« Je voudrais bien qu'ils vinssent tout de suite sans attendre Noël, dit Ally ; deux jours, ce n'est rien. On n'aura pas seulement le temps de voir l'oncle Tony. Es-tu sûr qu'il ne prolongerait pas son séjour, si on le suppliait de le faire?

— Maman dit qu'il ne le pourrait pas. J'ai entendu papa raconter que l'oncle Tony va à Londres pour... je ne sais pas bien quoi... le nom est si long que je n'ai pas pu le retenir ; mais demande à papa, Ally, et il te le dira.

— Oh! reprend Ally d'un ton qui exprime tout son désappointement ; mais notre tante Bee ne peut-elle pas venir? Elle n'est pas aussi amusante que l'oncle Tony, mais elle vaudrait mieux que rien.

— Notre tante est partie pour... encore un autre mot difficile à retenir... mais c'est quelque part hors de l'Angleterre ; on a reçu ce matin la lettre qui annonce son départ et elle ne doit pas revenir de sitôt. — Ce matin, nous avons ramassé une provision de pommes tombées ; tu sais, Ally, de ces toutes petites pommes, nous en avons donné aux poneys; cela t'aurait bien amusé de voir avec quelle avidité ils les mangeaient.

— Phil a monté Tricksey aujourd'hui, dit Ally ; et quand je sortirai ce soir, je demanderai qu'on me roule vers la grande pelouse afin que je puisse voir quelle mine ont Brownie et Puck.

— Je les amènerai près de toi pour que tu les caresses et je chercherai d'autres pommes pour que tu puisses leur en donner. Thomas fait tant d'embarras pour quelques misérables carottes quand je m'avise d'en arracher à leur intention. C'est ce qu'ils préfèrent. Oh! Ally, j'ai si envie de monter à cheval à poil.

— As-tu essayé?

— Non, Jack n'a pas voulu me laisser faire; il prétend que cela ne conviendrait pas à mon père ; j'ai pourtant l'intention de demander la permission à papa la prochaine fois que je le verrai.

— Je voudrais bien savoir quand je serai assez guéri pour monter à cheval! » et Ally regarde d'un air pensif la pelouse autour de laquelle il a galopé tant de fois.

Bertie a fini par rendre la baguette de Boulotte lisse comme du satin ; et maintenant, il cherche d'un œil inquiet ce qu'il pourrait bien faire. Quelques personnes prétendent que Bertie doit avoir du vif-argent dans les veines, car il faut qu'il soit toujours occupé à quelque chose.

« Maman a dit qu'il fallait que je t'amuse; est-ce que je t'amuse, Ally?

— Beaucoup, répond Ally. J'aime beaucoup quand tu me parles, Bertie.

— Veux-tu que nous fassions une partie de jeu d'oie? dit Bertie dont les yeux brillent en voyant le carton qui est resté sur la table.

— Je viens d'y jouer avec Phil et j'en suis fatigué; j'aime mieux que tu causes. »

Après un court silence, Bertie reprend subitement : « Dis donc, Ally, te rappelles-tu comme nous nous exer-

cions à marcher sur les mains la tête en bas, quand tu es tombé malade?

— Oh! oui, je me le rappelle bien.

— A présent je réussis admirablement à marcher sur les mains, continua Bertie. Mais toi, tu le faisais autrefois mieux que personne. Oh! Ally, — et une inquiétude soudaine traverse son esprit, — est-ce que pendant ta maladie tu as oublié la manière de te tenir la tête en bas? »

Ally se redresse et prend un air anxieux.

« J'espère bien que je n'ai pas oublié.

— Ce serait si dommage! Tu le faisais si bien! — Dis donc, Ally?

— Quoi?

— Tu vas bien mieux à présent, n'est-ce pas?

— Beaucoup mieux.

— Penses-tu, Ally... crois-tu que cela te ferait mal si tu marchais la tête en bas à présent? demande Bertie avec anxiété...

— J'aimerais bien essayer, dit Ally. Crois-tu, toi, que cela me ferait mal?

— Oh! bien, dit Bertie après avoir réfléchi, je ne vois pas quel mal cela pourrait te faire. Cela ne te faisait pas mal avant d'être malade, n'est-ce pas?

— Oh! pas du tout.

— Quand tu étais malade, tu ne pouvais pas te tenir la tête en bas parce que tu étais dans ton lit; mais à présent, tu te lèves et tu vas bien... je ne vois pas que cela puisse te faire mal, Ally.

— C'est bien vrai que cela ne peut pas me faire mal, » dit Ally, se laissant, comme toujours, persuader par Bertie.

Bertie a toujours été plus entreprenant et a mieux réussi en toutes choses qu'Ally, de sorte qu'Ally fait généralement ce que veut Bertie, quoique Bertie soit plus jeune que lui d'un an.

Les deux frères sont inséparables et s'entendent mieux ensemble que Phil ne s'entend avec Bertie.

« Je tiendrai tes jambes en l'air si tu as oublié. »

Ally abandonne son fauteuil et ses coussins pendant que Bertie prépare une place libre au milieu de la chambre.

« Es-tu prêt, Ally? »

Ally se met à quatre pattes ; il baisse la tête jusqu'à terre, puis la relève et dit à son frère :

« N'est-ce pas singulier, Bertie? Je vois une quantité de petits points noirs qui dansent devant mes yeux. »

Bertie regarde en haut, en bas, à droite, à gauche.

« Il n'y a pas du tout de petits points noirs autour de nous, Ally. C'est peut-être la poussière.

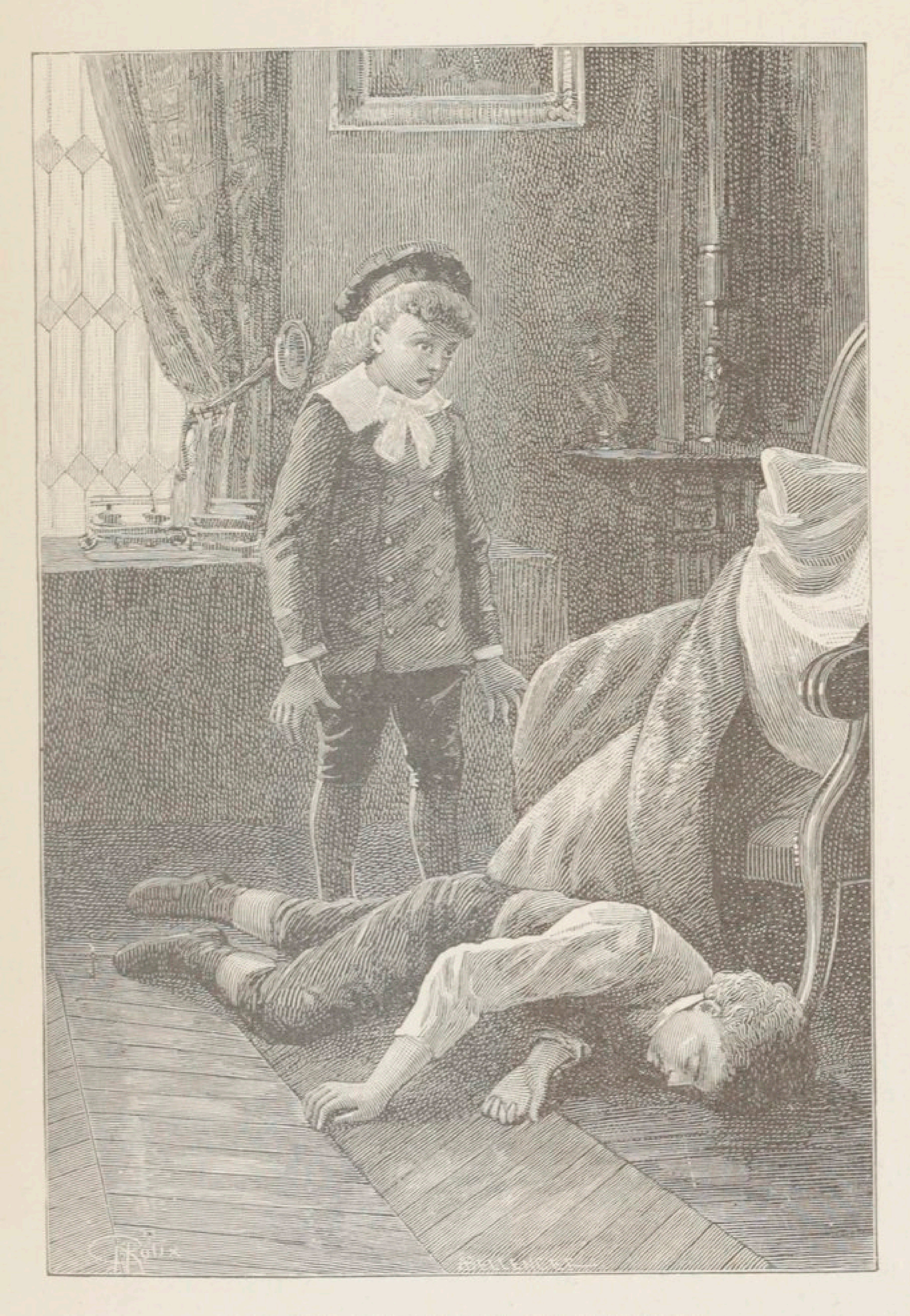
— Peut-être bien, » dit Ally. Et il essaye encore de se tenir sur la tête.

Mais ses jambes restent fixées au plancher au lieu de s'élever en l'air et les petits points qui tourbillonnent devant ses yeux se multiplient à l'infini.

« Aide-moi, dit Ally en soupirant. J'ai tout à fait oublié.

— Ne t'inquiète pas, répond Bertie d'un ton encourageant ; tu t'y remettras bien vite après avoir essayé une fois ou deux. »

Et, en même temps qu'Ally baisse la tête, Bertie prend les jambes de son frère et les soulève en les tenant par la cheville. Quand Ally est tout à fait droit, sa tête sur le parquet et ses jambes bien en l'air, Bertie lui demande:



ALLY EST ÉTENDU SUR LE PLANCHER.

« Puis-je lâcher tes jambes, Ally ? »

Point de réponse. Mais les jambes d'Ally sont devenues si lourdes que Bertie est obligé de les reposer par terre.

« Eh bien, Ally ? » — Mais Bertie s'arrête subitement. Ally est étendu, les yeux fermés, blanc et raide, sur le plancher. Bertie devient aussi pâle que lui et son cœur se met à battre très fort.

Est-ce qu'Ally est mort qu'il reste immobile, sans bouger ni parler ? Et s'il est mort, est-ce que c'est Bertie qui l'a tué ?

Cette pensée est si terrible que Bertie, tremblant de la tête aux pieds, se précipite sur le cordon de la sonnette et le tire si fort qu'elle carillonne de manière à faire tressaillir tout le monde dans la maison.

Nounou accourt, et Bertie est bien soulagé d'apprendre qu'Ally est seulement évanoui, c'est déjà bien malheureux. — Il tâche, alors, de se rendre utile en courant chercher toutes les choses dont on a besoin.

Il y a eu un tel remue-ménage que personne n'a eu le temps de demander comment l'accident est arrivé. Mais, quand la bonne et les domestiques ont quitté la chambre et quand maman est restée seule avec Ally, assise près de lui, donnant de l'air avec un grand éventail chinois, Bertie s'avance et lui dit :

« Maman, c'est ma faute s'il est arrivé quelque chose à Ally, et j'en suis bien fâché.

— Non, non, maman, interrompit vivement Ally, mais d'une voix faible ; il y a eu bien plus de ma faute que de celle de Bertie.

— Chut! mon chéri. — Il ne faut pas que tu parles. Bertie va me raconter tout cela.

— Voilà, dit Bertie, j'avais envie... tous deux nous avions envie de savoir si Ally pourrait encore se tenir la tête en bas. C'est moi qui ai commencé à lui en parler, et je lui ai dit d'essayer; et alors Ally m'a demandé si je croyais que cela pourrait lui faire du mal; et alors je lui ai dit que cela ne lui ferait pas mal; alors il a essayé, et alors voilà comment il a été malade. »

Leur mère ne peut s'empêcher de le regarder d'un air sévère.

« Mais, maman, dit Ally, en vérité, ce n'est pas la faute de Bertie. C'est moi qui avais envie de me tenir la tête en bas.

— Tu en as eu envie, c'est possible... mais cela n'empêche pas que Bertie aurait dû se souvenir que je n'aime pas ces jeux-là. La plupart de ses mésaventures sont causées par manque de réflexion. Quoique tu ne sois encore qu'un enfant, Bertie, tu devrais bien tâcher de penser un peu à ce que tu fais. La frayeur que tu as éprouvée est déjà une punition pour la part que tu as prise à ce qui vient d'arriver... mais, afin qu'une autre fois tu n'agisses pas avec la même étourderie, je retiendrai tout ton argent de poche la semaine prochaine.

— Bon, maman, répond Bertie d'un ton de bonne humeur.

— Oh! maman, ne le punissez pas, je vous en prie. Ne le privez pas de son argent.

— Je ne suis pas fâchée contre lui, Ally, et si je ne lui donne pas son argent la semaine prochaine, ce n'est pas

pour le punir, mais seulement pour le rendre moins étourdi.

— Ne te tourmente pas pour si peu, Ally, » dit Bertie et il sortit en courant.

Les enfants savent la nouvelle. Phil est revenu de sa promenade à cheval, et voici ce qu'entend Bertie quand il entre dans la salle d'étude :

« Que tu es donc mal avisé, Bertie, dit Éthel.

— Cela te ressemble bien de causer une rechute à Ally au moment où il se rétablissait. » — Cette remarque obligeante est faite par Phil.

« Je n'ai jamais vu personne comme toi, ajoute Éthel.

— Tu ne sais faire que des sottises, reprend Phil.

— Je suis bien fâché, commence le pauvre Bertie quand il peut placer un mot.

— J'espère bien que maman t'a puni d'importance, dit d'un ton péremptoire Éthel, qui ne s'est jamais mise dans le cas d'être punie.

— Maman va me retenir tout mon argent de la semaine prochaine pour me faire penser à ne plus être aussi irréfléchi.

— Je crois vraiment que cela t'est bien égal, » murmure Phil.

Boulotte et Eddy écoutent ce dialogue. Les yeux de Boulotte vont de l'un à l'autre. Elle est tout en colère quand elle entend ce qu'on dit de son « *cer* Bertie ». Elle ne peut pas se contenir plus longtemps et vient se planter devant Éthel et Phil.

« Vous êtes des *méçants* tous deux de *dronder* le pauvre Bertie. Vous êtes les plus pires enfants *te* Lotte a *zamais* vus.

— Veux-tu bien te taire, Boulotte. Les petites filles peuvent bien se montrer, mais il ne faut jamais qu'on les entende, » dit Phil d'un ton sévère.

Boulotte rougit et frappe du pied :

« Vous êtes des mauvais, des *méçants* enfants, » dit-elle.

Phil et Éthel lui rient au nez sans lui répondre, et Boulotte n'est pas contente du tout.

Quant à Bertie, c'est un personnage très doux et du caractère le plus facile. On ne lui a jamais entendu dire un mot aigre ou maussade, quand bien même il est provoqué et taquiné outre mesure. Aussi, quand il s'aperçoit qu'il n'est pas, pour le moment, dans les bonnes grâces d'Éthel et de Phil, qu'ils ne veulent ni lui parler ni jouer avec lui, il prend son parti de s'amuser seul, et il s'en va se promener dans le jardin, comme si tout était pour le mieux.

Lorsque Boulotte a fini son somme de l'après-midi, elle s'assied par terre et se met à penser.

La dernière fois que Boulotte est allée faire des emplettes à Coppleston avec sa mère, elle a vu dans un magasin de joujoux le plus joli collier du monde. Il était bleu de ciel, et il allait si bien avec les cheveux de Chin-chan, avec son teint blanc et rose, que Boulotte avait prié sa mère d'entrer dans la boutique et de demander le prix du collier.

Il coûtait douze sous.

Boulotte avait amassé cette somme sou à sou, et elle attendait pour faire son acquisition que sa mère pût retourner avec elle à Coppleston. Boulotte ne voulait laisser à

personne le soin d'acheter ce merveilleux collier destiné à Chin-chan.

Tout à coup Boulotte disparaît dans l'armoire aux joujoux. Elle en sort au bout d'un instant, un peu fripée ; mais Boulotte a douze sous dans la main.

« Est-ce *te* Boulotte peut aller trouver Bertie? » demande-t-elle à sa bonne.

La bonne regarde par la fenêtre et aperçoit Bertie qui se balance sous les arbres dans le jardin.

« Oui, si vous mettez votre grand chapeau de paille.

— Arrête, Bertie! ne te balance pas *davantaze,* » dit Boulotte, quand elle est arrivée près de Bertie.

Bertie s'arrête.

« Tends la main et ferme les yeux. »

Et Boulotte compte son trésor dans la main de son frère, en poussant un soupir chaque fois qu'elle se sépare d'un de ses sous.

« Ouvre les yeux à présent, dit-elle, quand le dernier sou a été donné.

— Eh bien! crie Bertie, qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est le *tollier* de *Tin-tan,* répond Boulotte en hochant gravement la tête. Tu n'avais plus *d'arzent* pour ta *poce.*

— Mais, ma chérie, je n'ai pas du tout besoin de l'argent de Chin-chan. Je t'assure que cela ne me fera rien du tout de ne pas avoir d'argent la semaine prochaine. Allons, chère petite Boulotte, reprends ton argent et achète le collier de Chin-chan dès que tu en trouveras l'occasion. »

Boulotte est ravie, et son sourire fait naître des fossettes sur toute sa bonne figure ronde.

« Bon *darçon,* dit-elle d'une voix douce et tendre comme le roucoulement des pigeons de la veille. Lotte voulait te donner les sous, Bertie ; mais Lotte est bien *tontente te* tu les lui rends. »

La cloche avertit les enfants que le thé est prêt, et ils rentrent ensemble à la maison de l'air le plus amical du monde.

Boulotte se glisse de nouveau dans la poussiéreuse armoire et cache les sous dans leur coin accoutumé.

Ally va mieux, et Bertie rentre en faveur.

« Oh ! Bertie, dit tout à coup Boulotte, pendant le thé, tu vas pas avoir des sous pour payer à ta bonne, si tu descends pas à l'heure du *dézeuner !*

— Ma bonne me fera crédit jusqu'à ce que j'en aie gagné, répond Bertie.

— Oh ! Boulotte, petite rusée de Boulotte, je sais bien à quoi tu penses.

— *Ze* ne pense pas du tout aux *dimances,* » dit Boulotte d'un air très offensé.

Quand Boulotte fait le tour de la chambre pour aller dire adieu à chacun, elle passe ses deux petits bras potelés autour du cou de Bertie et le fait se pencher vers elle.

Après l'avoir embrassé bien fort comme d'habitude, elle lui dit à l'oreille :

« Lotte t'éveillera *tomme* il faut de bonne heure. »

Bertie, qui apprenait au petit chien de ses frères à se tenir sur ses pattes de derrière, n'a fait aucune attention à Boulotte, il l'embrasse et lui dit avec distraction :

« Bonne nuit, Boulotte !

— Nounou dit *te* les dames et les messieurs disent tou-

jours merci, » murmure Boulotte pendant qu'on l'emmène se coucher.

Mais Bertie est trop le favori de Boulotte pour qu'elle lui garde rancune longtemps ; il a son pardon avant même qu'elle ait quitté la chambre.

CHAPITRE V

BOULOTTE

On l'a vu, Boulotte a une idée.

Boulotte pense que si Bertie ne se lève pas, c'est parce qu'on ne le réveille pas assez tôt. Le pauvre Bertie n'a personne pour l'aider à s'habiller, par conséquent il doit mettre bien longtemps à faire sa toilette. Boulotte, elle, se réveille de très bonne heure ; elle se réveille avant sa bonne. Boulotte voudrait aller dans la chambre de Bertie et l'éveiller de grand matin et d'une manière agréable.

Boulotte ne raconte son projet qu'à Chin-chan. Elle dit toujours tout à Chin-chan.

Boulotte a un petit lit pour elle toute seule dans la chambre de sa bonne, et Chin-chan couche dans un petit berceau à côté du lit de Boulotte.

Vers minuit, Boulotte se réveille ; puisqu'elle ne dort plus, c'est que c'est l'heure de se réveiller. Elle se frotte les yeux et se glisse tout doucement hors de son lit. Elle prend de grandes précautions, car il ne faut pas que nounou s'éveille avant que Bertie soit averti.

La lune brille d'un vif éclat pendant que les petits pieds roses traversent sans bruit la chambre.

Boulotte s'approche de la fenêtre et soulève le rideau,

car la première pensée de Boulotte, chaque matin, est d'aller dire au soleil : « Bonjour! »

Boulotte regarde la lune, et comme elle la prend pour le soleil, elle lui dit : « *Bonzour,* monsieur le soleil; » après quoi elle s'arrête tout court.

Boulotte trouve que le pauvre soleil n'est pas de la même couleur que toujours. Il est pâle. Le soleil est peut-être malade pour avoir passé une mauvaise nuit et n'avoir pas bien dormi ; mais quelle qu'en soit la cause, Boulotte croit qu'elle n'a jamais vu le soleil aussi blanc que cette fois.

On laisse la porte entr'ouverte pendant la nuit afin de renouveler l'air de la chambre, de sorte qu'en se faisant toute petite, Boulotte peut passer par l'ouverture, sans faire le moindre bruit. Silencieuse comme une souris, elle monte jusqu'à la chambre de Bertie.

Une fois en sûreté là-haut, Boulotte ouvre avec fracas la porte de Bertie et s'avance hardiment, car il faut l'éveiller et le faire se lever tout de suite. — « Réveille-toi, Bertie! s'écrie Boulotte d'une petite voix perçante, Lotte est venue pour te réveiller de bonne heure. »

Pas de réponse. — Boulotte aperçoit au-dessus des couvertures, la tête brune et bouclée de Bertie :

« Bertie! Bertie! Faut t'éveiller. Lotte est venue t'appeler pour que tu payes pas deux sous, » dit Boulotte. Mais Bertie continue à dormir profondément.

« Bertie! Bertie! Bertie! » Boulotte l'appelle jusqu'à ce que la gorge lui fasse mal. Elle tire les couvertures et cherche à les enlever ; mais Bertie ne l'entend pas et ne s'aperçoit de rien, pas plus que si une mouche s'était posée sur son lit.

Il y a une chaise contre le lit ; Boulotte pense qu'elle fera bien de monter dessus et de réveiller Bertie en lui tirant un petit peu les cheveux.

Mais, en se retournant, Boulotte aperçoit le bain préparé pour la toilette matinale de Bertie ; à côté du bain il y a une grosse éponge. Boulotte a entendu Phil dire qu'on devrait donner tous les matins une douche d'eau froide à Bertie, que ce serait le meilleur moyen de lui faire quitter son lit. Boulotte veut voir si ce moyen lui réussira.

L'éponge est bien grosse pour les petites mains de Boulotte ; elle parvient cependant, en la faisant rouler, à précipiter l'éponge dans le bain pour qu'elle s'y imbibe d'eau ; elle la soulève alors péniblement avec ses deux mains et la pose sur le lit.

C'est fait : elle grimpe sur la chaise, reprend l'éponge, la serre contre sa poitrine, et l'éponge et elle tombent toutes deux ensemble sur Bertie. — Hélas ! la pauvre Boulotte est bien partagée, car sa figure et son cou sont inondés, tandis que Bertie, enfoui confortablement et chaudement sous ses couvertures, n'a reçu que quelques gouttelettes que l'on voit briller çà et là sur ses boucles brunes.

Boulotte ne se décourage pas. Pour la seconde fois elle veut tenter un autre essai. Cette fois Bertie se retourne et..., ronfle ! Boulotte, dans l'enchantement s'écrie :

« Là ! Bertie ! T'es réveillé à présent ! »

Mais Bertie n'a bougé que pour s'enfoncer davantage sous ses draps ; c'est trop fort !

La patience de Boulotte s'en va grand train et elle commence à regarder l'éponge comme une ennemie. — « Sotte *éponze*, dit Boulotte, sotte *éponze*, *pourtoi te* tu as pas ré-

veillé Bertie? » Et elle jette l'éponge dans la baignoire. Boulotte se sent un peu calmée après avoir fait cette exécution.

Naturellement, l'éponge n'a rien dit, mais elle s'enfonce peu à peu dans l'eau. C'est pour se garer des atteintes de Boulotte. La petite fille est très mécontente, elle ne peut résister à la tentation de la repêcher; elle se penche; elle se penche trop, perd l'équilibre et tombe la tête la première dans la baignoire.

Par grand hasard, la culbute a été complète, et elle se retrouve, ses pieds d'abord, debout dans le bain, puis bientôt toute ruisselante sur le plancher.

« Bertie, Bertie! crie-t-elle lamentablement, Lotte a si froid! Oh! Bertie réveille-toi et parle à pauvre Lotte. »

Mais Bertie n'entend pas, et Boulotte se dispose à retourner dans sa chambre, quand elle aperçoit derrière la porte sa boîte à musique, sa serinette, pour l'appeler par son nom. Boulotte trouve que c'est de la très belle musique; mais ses frères ont défendu à Boulotte d'en jouer; Bertie seul a eu pitié d'elle, et il l'a autorisée d'en faire ce qu'elle voudrait dans sa chambre à lui, quand la porte serait fermée et qu'il en serait sorti.

Cette boîte à musique joue quatre airs :

1° *Au clair de la lune;*

2° *Marie, trempe ton pain;*

3° *Rule Britannia* (chant national des Anglais);

4° *Il pleut, bergère.*

« Bertie aime pas cette *zolie* musique, dit Boulotte en apercevant sa boîte à musique; Lotte va voir si ça réveillera Bertie. »

Oubliant à quel point elle est mouillée et combien elle a froid, Boulotte ferme la porte, tire la boîte à musique tout contre le lit de Bertie, et commence à tourner énergiquement la manivelle, et la serinette joue son premier air.

Bertie s'agite un peu, se retourne sur le dos, repousse le drap qui lui couvre la figure et jette ses bras derrière sa tête.

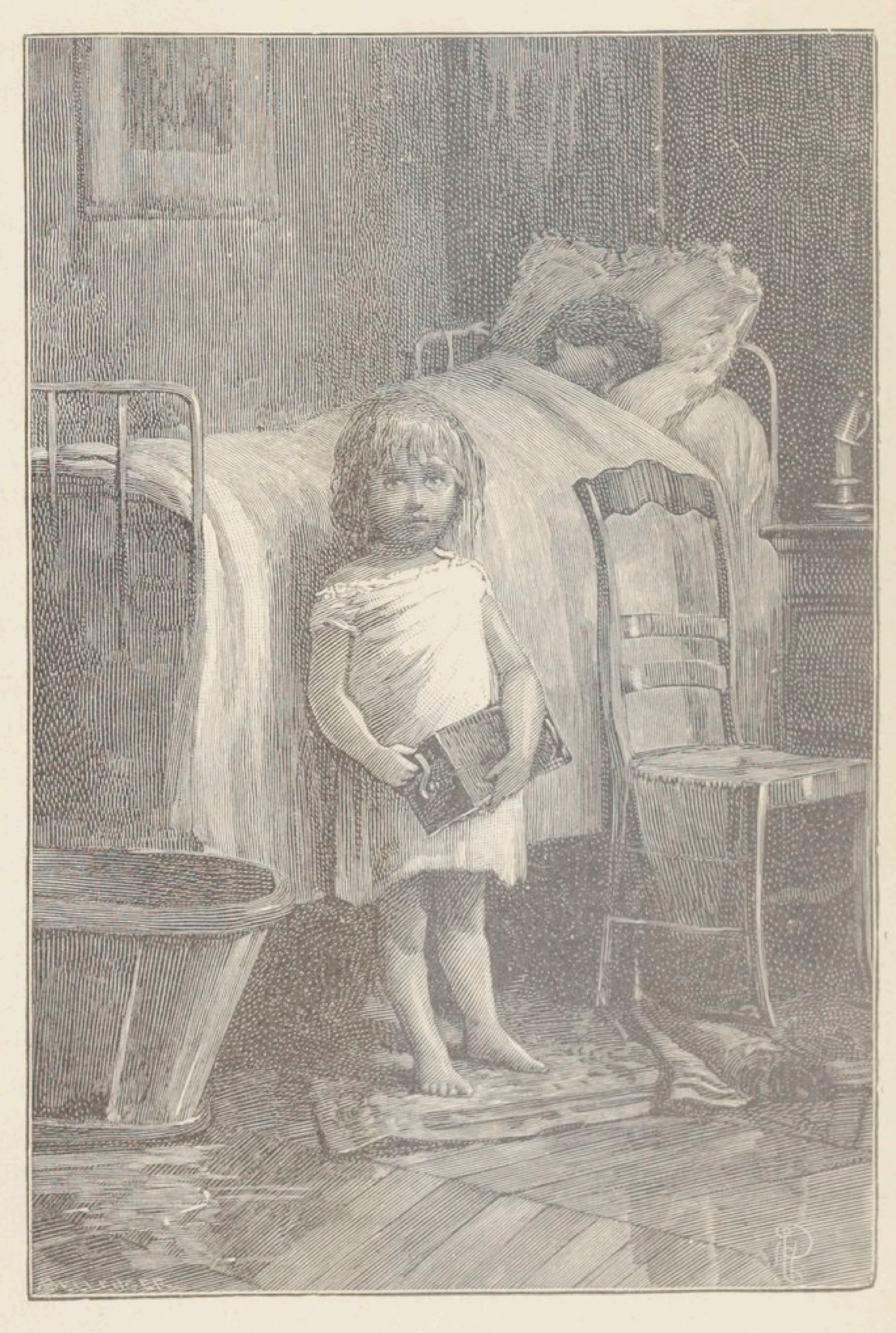
Boulotte se sent pleine d'espérance et joue d'un bout à l'autre un second air ; mais Bertie ne bouge plus, et de nouveau Boulotte est bien découragée.

Rule Britannia vient ensuite. Ordinairement, quand Boulotte arrive au fameux passage : « Les insulaires de la Grande-Bretagne, non, jamais, jamais, jamais, jamais esclaves ! » elle tourne avec une grande rapidité ; mais, en ce moment, elle commence à être si fatiguée que, contrairement à ses habitudes, la manivelle, à chaque tour qu'elle fait, a un mouvement de plus en plus lent.

Mais si Bertie ne se réveille pas, d'autres peuvent se réveiller, et, quand Boulotte déclare, pour la dernière fois, que les insulaires, ses compatriotes, ne seront « jamais, jamais, jamais, jamais, jamais esclaves, » Phil, qui dort dans la chambre à côté et qui a le sommeil presque aussi profond que Bertie, presque, mais pas tout à fait pourtant, Phil se dresse sur son lit et murmure : « Quel tapage font donc ces chats ? »

Mais, dans le moment de silence qui suit, et avant que Boulotte ait commencé : *Il pleut, il pleut, bergère,* Phil retombe sur son oreiller et se rendort.

Boulotte joue de plus en plus languissamment : *Il pleut, il pleut, bergère,* et, cette fois, bien que la porte soit toujours



BOULOTTE JOUE DE PLUS EN PLUS LANGUISSAMMENT :
IL PLEUT, « BERGÈRE ».

fermée, les personnes qui couchent à l'étage au-dessous commencent à se figurer qu'elles entendent de singuliers bruits.

Nounou écoute; le bruit cesse ; mais son regard s'étant porté par hasard du côté du lit de Boulotte, elle s'aperçoit que ce lit est vide.

Les quatre airs sont joués ; la boîte à musique est remise à sa place ; c'est une Boulotte à bout de forces qui traîne péniblement dans l'escalier ses pauvres petites jambes glacées.

La robe de nuit de Boulotte, toute trempée, est collée sur son corps ; ses cheveux mouillés sont complètement défrisés, et ses yeux se ferment malgré elle à chaque marche qu'elle descend.

Ils sont si peu ouverts que Boulotte ne voit pas nounou qui vient à sa rencontre.

« Vilaine enfant! s'écrie la nounou stupéfaite, qu'avez-vous pu faire à cette heure? Oh! vous êtes toute mouillée! Il y a de quoi vous faire mourir de froid! »

Boulotte est trop fatiguée pour s'excuser et s'expliquer; elle tombe endormie aussitôt que nounou la prend dans ses bras. Nounou la frotte avec des serviettes pour la sécher, elle lui met une autre robe de nuit et la fait coucher avec elle, car le lit de Boulotte est devenu tout à fait froid.

A la grande surprise de nounou, Boulotte se réveille le lendemain matin à son heure habituelle sans être enrhumée par son bain involontaire de la nuit; quand Boulotte est habillée, elle monte dans la chambre de Bertie.

Cette fois, Boulotte trouve Bertie éveillé; elle lui demande de la soulever pour qu'elle puisse grimper sur son

lit, et là elle se met à lui décrire d'une manière pathétique tout le mal qu'elle s'est donné pour le réveiller, sans pouvoir y parvenir

Bertie rit beaucoup de l'histoire de Boulotte; il est surtout fort égayé par l'épisode de l'éponge et du plongeon de Boulotte. Mais il sent qu'il doit à sa sœur une compensation pour la peine qu'elle a prise, de sorte qu'il se laisse tirer hors de son lit par Boulotte; et quand, au premier coup de la cloche du déjeuner, Boulotte paraît dans la salle du déjeuner, elle traîne en triomphe à sa suite Bertie, l'inexact Bertie.

CHAPITRE VI

BERTIE

Quelques jours plus tard, l'oncle Tony arrive.

Il arrive à huit heures le mardi soir ; il compte rester le mercredi et le jeudi, et s'en aller le vendredi matin.

Il ne peut, dit-il, disposer cette fois que de ces trois jours ; mais il promet de revenir faire un long séjour à Noël et d'amener avec lui la tante Bee.

L'oncle Tony est grand ; ses yeux bruns ont un regard doux et bon ; ses cheveux frisent comme ceux de Bertie. Sa moustache est brune et pas rude du tout. L'oncle Tony est très hâlé par le soleil, pas autant que Bertie cependant.

Les enfants aiment tous beaucoup leur oncle Tony ; mais chez Bertie et chez Boulotte, cela tourne à la passion ; aussi le suivent-ils, comme deux petits chiens, partout où il va. Boulotte demande quelquefois à son oncle de faire *le lion*, et quand il entre dans la chambre à quatre pattes en rugissant de toute la force de sa voix de basse-taille, Boulotte est ravie et bat des mains en criant : « *Ontle* Tony *ruzit* si bien ! Personne peut *ruzir tomme* lui. »

Le premier jour de l'arrivée de l'oncle Tony, Boulotte se crée de grandes difficultés avec Thomas, le jardinier.

Thomas a aperçu Boulotte faisant le tour de la maison pour rentrer sans être vue et courant comme un petit la-

pin ; elle traînait après elle un panier rempli de magnifiques fleurs.

Thomas va droit à la serre et découvre que M[lle] Boulotte y est entrée en cachette et a cueilli toutes les fleurs qu'elle a pu atteindre. Les pauvres fleurs ont été bien maltraitées ; les unes ont été arrachées, les autres ont été jetées par terre, les pots se sont cassés, et comme Boulotte, la vilaine petite fille, a continué à trottiner sans s'en inquiéter, certaines plantes ont été écrasées sous ses pieds.

Thomas est très fier de ses fleurs dont il prend le plus grand soin ; aussi, quand il voit tous les désastres commis dans la serre, il s'arrache les cheveux de désespoir.

Après quoi, Thomas se dit que c'en est aussi plus qu'on ne peut supporter sans se plaindre, et il s'en va trouver la bonne de Boulotte pour lui raconter ce qu'a fait « mademoiselle Cicely ».

La bonne, qui croyait Boulotte avec sa maman, la cherche par toute la maison, et la trouve enfin dans la chambre de l'oncle Tony, mettant la dernière main à une superbe décoration de son invention.

Il y a des fleurs partout où Boulotte a pu en mettre : sur la toilette, sur le bureau, sur la table, sur toutes les chaises et jusque sur les tabourets et sur le lit. Quand la bonne entre, Boulotte est assise au milieu de la chambre, regardant autour d'elle et répétant avec admiration :

« *Tomme* c'est *zoli !* »

Mais sa bonne n'est pas de cet avis-là ; Boulotte est bien grondée, et, comme punition, elle se couchera sans attendre l'arrivée de l'oncle Tony ; c'est une grosse punition pour Boulotte.

Dans une lettre adressée à Bertie, l'oncle Tony lui a promis que, quand il viendrait, il lui réserverait quelques heures pour le mener à la pêche. Bertie aime beaucoup pêcher ; il attend donc l'arrivée de l'oncle Tony avec une double impatience, car il sait que lorsque l'oncle Tony fait une promesse, il la tient toujours. Jamais il ne leur a manqué de parole... jamais.

Le mercredi, après le goûter, l'oncle Tony dit qu'il est prêt à emmener Bertie ; armés de leurs lignes, l'oncle et le neveu se mettent donc en route.

Boulotte est à la fenêtre de la salle à manger pour les voir partir. Elle a les yeux pleins de larmes et elle trouve qu'en sortant sans elle, l'oncle Tony et Bertie, ses deux préférés, ont bien mal agi à son égard.

Mais la course, aller et venir, aurait été trop longue pour Boulotte ; de plus, elle babille tellement qu'elle effraye toujours les poissons. Voilà pourquoi on l'a laissée à la maison.

Cette après-midi, le temps est excellent pour la pêche et l'oncle Tony a bientôt pris un plat de truites argentées ; mais Bertie n'en peut pas attraper une seule. — Cela vient, lui dit son oncle, de ce qu'il est trop impatient et de ce qu'il ne tient pas sa ligne assez immobile.

L'oncle Tony a affaire avec un fermier qui demeure près de là ; comme il ne faut pas plus de cinq minutes pour y aller et que Bertie paraît très malheureux de n'avoir rien pu prendre, son oncle consent, sur la promesse que Bertie lui fait d'être sage et prudent, à le laisser continuer de pêcher pendant qu'il ira parler au fermier.

« Peut-être auras-tu plus de chance pendant que je n'y serai pas, lui dit-il.

— Il faut bien l'espérer, mon oncle, répond Bertie d'un ton découragé. Je ne comprends pas ce qu'ont pu devenir tous les poissons aujourd'hui.

— Il est fort possible que le fermier Ben ne soit pas chez lui et qu'il me faille aller le chercher jusque dans ses champs. Tu m'attendras jusqu'à ce que je sois revenu, tu entends ?

— Oh ! mon oncle, il n'y a pas de danger que j'aie envie de m'en aller ; je me trouve trop bien ici. »

Bertie suit des yeux l'oncle Tony jusqu'à ce qu'il ait disparu ; alors il amorce de nouveau son hameçon et jette sa ligne.

Un instant après, l'eau se ride imperceptiblement et on voit monter à la surface une jolie petite truite dont le dos argenté scintille au soleil.

Elle paraît avoir des allures fort coquettes ; elle va et vient, à droite, à gauche, nage tout autour de la mouche accrochée à l'hameçon de Bertie, et, la tête de côté, la regarde attentivement dans tous les sens. La mouche est-elle une vraie mouche, ou une mouche artificielle ? On voit que c'est là ce qui préoccupe la truite et dont elle ne peut pas absolument se rendre compte.

Restant fort indécise, elle va faire un petit tour pour y réfléchir encore. Quand elle revient, elle est tout à fait décidée à donner un coup de dent à la mouche pour savoir au juste à quoi s'en tenir. Bertie sent une petite, une toute petite secousse à sa ligne, et il retient sa respiration, tant il a peur d'effrayer la truite ; mais, juste au moment où l'imprudent petit poisson ouvre la bouche pour engloutir la mouche, une voix s'écrie d'un ton ravi : « Il l'a ! »

Ces paroles décident du sort de la petite truite au dos argenté. Elle s'éloigne brusquement de la séduisante mouche, donne un petit coup de queue sur l'eau, comme pour dire : « Ce sera pour une autre fois, mon petit Bertie, » et s'en va en frétillant le long du courant pour ne plus jamais revenir.

Bertie fait entendre un grognement d'impatience, regarde de l'autre côté du ruisseau, et y voit une si singulière figure qu'il en oublie sa contrariété.

C'est un enfant qui peut avoir deux ou trois ans de plus que Bertie. Il est vêtu d'une tunique et d'une sorte de pantalon bouffant, autrefois rouges et garnis de galons d'argent, mais qui, maintenant, sont si fanés et si usés qu'il est impossible, à première vue, d'en reconnaître l'étoffe et la couleur. Cet enfant est si maigre que ses vêtements sont devenus trop grands pour lui et tombent en plis flasques autour de son corps ; ses pieds sont nus et couverts de poussière ; il n'a pas de chapeau, et ses longs cheveux noirs sont emmêlés. Sa figure est si décharnée que ses yeux gris paraissent la remplir tout entière. Il est assis en face de Bertie, sur le bord opposé du ruisseau.

Quand il voit Bertie le regarder avec étonnement, il se lève, lui fait un grand salut et dit :

« Je vous demande bien pardon, Monsieur, d'avoir fait peur au poisson ; je croyais qu'il avait déjà mordu et qu'il était pris.

— Ça ne fait rien, répond Bertie avec sa bonne humeur habituelle. Dites donc, continue-t-il après un silence, qui est-ce qui vous a appris à faire ces grands saluts ? Est-ce que vous allez à un cours de danse comme Phil et Ally ? »



L'ENFANT ASSIS EN FACE DE BERTIE SUR LE BORD OPPOSÉ.

Le petit garçon se met à rire.

« Eh! non, Monsieur. Mais j'ai été attaché à un cirque. »

Bertie ne voit pas bien quel rapport il y a entre cette réponse et sa question, mais il continue :

« Comment vous appelez-vous? Moi, je m'appelle Bertie, Bertie Grant.

— Et moi, Pedro.

— Quel drôle de nom! s'écrie Bertie. Pourquoi vous a-t-on appelé Pedro?

— Parce que Pedro fait bien mieux que Pierre sur l'affiche.

— Quelle affiche?

— L'affiche du cirque.

— Mais vous ne m'avez pas dit ce que c'est qu'un cirque.

— Est-ce que vous ne le savez pas, Monsieur? dit le petit garçon très surpris. Il y a des chevaux et puis des gens qui montent dessus et qui les font aller en rond ; et il y a un clown pour faire rire le monde et des chiens savants et des poneys qui dansent. »

Bertie, à son tour, paraît très surpris.

« Des poneys qui dansent! répète-t-il. Nous avons trois poneys, et ils ne dansent pas du tout.

— C'est que vos poneys n'ont pas été élevés comme les nôtres. On a appris aux nôtres quand ils étaient tout petits.

— Je me demande si nous pourrions apprendre à danser aux nôtres? dit Bertie, d'un air méditatif.

— Pas à moins qu'ils soient tout à fait jeunes, Monsieur.

— Brownie est le plus jeune ; il a quatre ans.

— C'est bien trop vieux, Monsieur. »

Bertie est très désappointé.

« J'aurais tant aimé à apprendre à danser à Brownie! Mais, Pierre... qu'est-ce que vous aimez le mieux, que je vous appelle Pierre ou Pedro? Moi, ça m'est égal.

— J'aime mieux Pierre, Monsieur.

— Bon! Eh bien, alors, Pierre, est-ce que vous dansiez dans le cirque comme les poneys?

— Oh! non; je suis ce qu'on appelle un acrobate. Je grimpais à des perches et je faisais toutes sortes de tours sur la corde.

— Quels tours?

— Je me tiens sur la tête en haut d'une perche; je me tiens sur les talons à une corde suspendue très haut; je marche sur la corde les yeux bandés, et puis toutes sortes d'autres choses encore: mais je ne saurais plus rien faire de tout cela.

« Je suis tombé, un soir qu'on n'avait pas mis assez de craie à mes souliers, et je me suis fait mal au dos. Alors le médecin m'a envoyé à l'hôpital, et il a dit que ce qu'il y avait à mon dos ne se remettrait jamais assez pour reprendre mon métier; alors le cirque est parti sans moi, et, quand je suis sorti de l'hôpital, j'ai rencontré un homme et une femme qui étaient autrefois dans notre cirque, avant qu'ils fussent vieux et qu'on les eût renvoyés; ils ont dit que je pouvais venir avec eux, et j'ai été avec eux depuis ce temps-là.

— Et sont-ils bons pour vous?

— Ils ne me battent pas beaucoup, répond Pierre, avec simplicité.

— Est-ce qu'ils vous battent quelquefois ?

— Oui, quand je ne leur rapporte pas assez d'argent.

— Comment faites-vous donc pour avoir de l'argent ?

— Dame, Monsieur, je le mendie, bien sûr.

— Alors vous ne travaillez pas ? Vous n'avez plus de métier ?

— Non, Monsieur, répond tristement Pierre.

— Est-ce que cela vous a bien fâché de quitter le cirque ? » demanda encore Bertie.

Pierre passe sur ses yeux la manche déguenillée de sa tunique rouge et répond d'une voix entrecoupée :

« Bien sûr ! Et dire que je n'ai pas pu dire adieu aux poneys ! C'étaient mes seuls amis, ces poneys ! Oh ! je les aimais tant ! Ils m'aimaient tant, eux aussi ! Ils couraient à ma rencontre et fourraient leur nez dans ma poche, et frottaient leur tête contre moi. Oh ! mes poneys ! je ne les reverrai jamais ! »

Pierre éclate en sanglots et cache sa figure dans l'herbe ; Bertie se met à pleurer aussi par sympathie.

Dès le début de leur conversation, Bertie s'est senti très attiré vers Pierre ; mais, depuis que le pauvre petit diable se montre si désolé d'avoir quitté ses poneys, le tendre cœur de Bertie est entièrement conquis, car Bertie sait tout ce qu'il lui en coûterait s'il ne devait plus jamais, lui, voir Brownie ; de plus, le pauvre Pierre n'avait pas d'autres amis que les poneys. Aussi Bertie lui crie-t-il précipitamment à travers ses larmes :

« Ne pleure pas, Pierre ; ne pleure pas ! Tu viendras avec moi à la maison ; tu vivras avec nous, et tu auras la moitié de mes affaires. Brownie sera à nous deux ; ça te fera plaisir, n'est-ce pas, Pierre ? »

Les larmes de Pierre s'arrêtent tout à coup ; mais il secoue la tête au projet de Bertie.

« Merci beaucoup, Monsieur, mais ça n'est pas possible.

— Pourquoi donc ? s'écrie l'impétueux Bertie. Mais c'est très possible, au contraire. Pierre, tu n'as pas de maison, et moi j'en ai une grande. Nous partagerons tout. Aussi, viens vite, et je te montrerai Brownie, et Tricksey, et Puck. Et puis, Pierre, il ne faut plus m'appeler Monsieur ; il faut m'appeler Bertie. »

Pierre secoue la tête.

« Vous oubliez que je ne suis qu'un mendiant, dit-il.

— Tu ne seras plus un mendiant si tu viens chez nous ; nous allons tout partager. Tu ne m'as pas dit quel âge tu as, Pierre ?

— Onze ans.

— Oh ! alors, tu seras l'aîné. Traverse le pont et viens avec moi, Pierre. »

Mais Pierre ne bouge pas.

« Qu'est-ce donc que tu attends ? s'écrie Bertie avec impatience.

— Je ne pourrais pas venir, pas à présent, Monsieur, répond Pierre, avec tristesse. Vous êtes bien bon, mais vous ne pensez pas à ce que votre maman dirait.

— Notre maman est la meilleure et la plus jolie des mamans, dit Bertie, en redressant avec orgueil sa tête bouclée. Elle sera bien bonne pour toi. Un enfant de plus à nourrir ne la gênera pas, d'ailleurs. Dis donc, Pierre, as-tu faim ? »

Pierre fait signe que oui.

« Je n'ai rien eu à manger, aujourd'hui. »

Les yeux de Bertie s'ouvrent démesurément.

« Tu vas mourir de faim ! s'écrie-t-il avec horreur. Viens vite, et je te donnerai une tartine de pain et de beurre, ou bien du pain et de la confiture. Peut-être que tu aimes mieux le pain et la confiture, dis ? »

Quel est l'enfant affamé qui aurait pu résister? Pierre cède.

« Il faut que j'aille prévenir les vieux, dit-il ; ils ont été bons pour moi et ils m'ont recueilli quand je n'avais pas un ami au monde.

— Moi, je ne les aime pas, parce qu'ils t'ont battu, dit Bertie. Est-ce qu'il faut absolument que tu y ailles, Pierre ? »

Pierre semble convaincu que c'est indispensable.

« Alors, je vais aller avec toi ; » et Bertie, oubliant totalement la promesse qu'il a faite à son oncle Tony, mais tenant par-dessus tout à ne pas perdre de vue son nouvel ami, se dirige en courant du côté du pont, qu'il traverse pour rejoindre Pierre.

Les deux enfants sont déjà loin, quand l'oncle Tony revient de la ferme.

Il est fort contrarié de ne pas retrouver Bertie ; mais il suppose que son neveu s'est lassé de l'attendre, et qu'il est retourné à la maison.

Cependant, quand il y arrive, il apprend, non sans inquiétude, qu'on n'a pas revu Bertie.

L'oncle Tony retourne au ruisseau, explore minutieusement tous les environs, et ne découvre aucune trace de Bertie. On envoie jusqu'au village pour savoir s'il ne se serait pas égaré de ce côté.

L'anxiété est à son comble, lorsque l'heure du goûter arrivée, Bertie n'a pas reparu. Le thé est servi ; les enfants sont réunis dans la salle d'étude ; mais ils sont trop agités pour se mettre à table. Boulotte, tapie dans un coin, regarde autour d'elle d'un air désolé et dit de temps en temps : « Où est Bertie? Quoi on a fait de mon *cer* Bertie ? »

Si les enfants ne peuvent pas tenir en place, leur bonne n'est guère plus calme ; elle leur répétait, pour la vingtième fois peut-être, que M. Bertie sera là tout de suite, quand une voix bien connue, qu'on entend dans la cour, fait tressaillir de joie les cœurs, en même temps qu'elle leur enlève un grand poids.

« Viens donc, n'aie pas peur... voilà une marche, prends garde de tomber!... Comme tu trembles !... comme tu dois avoir faim !... »

Bertie ouvre la porte brusquement, selon son habitude, et entre, conduisant par la main un petit garçon déguenillé.

Nounou laisse échapper la tasse qu'elle tenait et qui se brise en tombant par terre.

« Miséricorde ! » s'écrie-t-elle, en levant les bras au ciel.

Phil dit tout bas : « Ah ! que voilà bien Bertie ! »

Ethel fait la grimace.

Ally et Eddy ne disent rien, inébranlables dans leur foi en Bertie.

Quant à Boulotte, elle sort de son coin, reste un instant debout, immobile, indignée, faisant la moue et fronçant les sourcils ; puis elle tourne le dos et va murmurer à l'oreille de Chin-chan :

« *Tel* vilain *darçon!* »

Pierre a faim, il est épuisé! il promène un instant autour de lui des yeux effrayés et éblouis, étend les mains comme le ferait un aveugle qui cherche son chemin, et se cramponne au dossier d'une chaise pour ne pas tomber.

La bonne s'élance pour le soutenir.

« Ce pauvre enfant tombe d'inanition! » s'écrie-t-elle, et, malgré les supplications de Bertie, qui lui demande de laisser Pierre où il est, elle le conduit à la cuisine et le remet entre les mains de la cuisinière, qui promet de le faire manger et de le ramener ensuite auprès des enfants.

Pendant le thé, on fait raconter à Bertie toute l'histoire de Pierre.

« Est-ce que tu crois que papa lui permettra de rester avec nous ici? demande Phil.

— Mais oui, dit Bertie.

— Moi, je ne le crois pas, » reprend Phil.

Boulotte ne souffle mot; mais elle écoute avec la plus grande attention, ses petites dents blanches violemment serrées.

Après le thé, Bertie descend auprès de son père.

Après avoir écouté son histoire sans l'interrompre :

« J'ai vu Pierre, répond son père, et il m'a dit exactement ce que tu viens de me répéter. Il me paraît être un pauvre enfant abandonné, plein de bonne volonté, et, comme en ce moment je cherchais précisément un jeune garçon pour aider Jack à prendre soin des chevaux, je veux bien essayer de ton ami Pierre. Mais, Bertie, je ne peux pas permettre que, avant de savoir s'il le mérite, tu te prennes ainsi de passion pour un inconnu, et que, sans

attendre mon aveu, tu l'amènes ici pour l'installer à demeure. Tu dois bien comprendre que cela n'aurait pas le sens commun.

— Oui, papa! mais les autres inconnus ne seraient pas Pierre, papa.

— Allons, dit le père, en riant, tant que Pierre se conduira bien, je ne regretterai pas que tu me l'aies amené. Mais, Bertie, j'ai une autre question à t'adresser : Comment as-tu pu manquer de parole à ton oncle et nous causer de si cruelles anxiétés?

— J'ai oublié, papa; en vérité, j'avais tout oublié! — et le regard de Bertie, ce regard si franc, soutient sans embarras celui de son père. — Faut-il que j'aille trouver mon oncle et que je lui dise que je suis bien fâché?

— Oui; ton oncle est dans le salon avec ta mère; il t'attend. »

Mais Bertie ne se décide pas à s'en aller.

« Papa, c'est que j'ai promis à Pierre qu'il partagerait tout ce que j'ai. »

Le père sourit.

« Ne t'inquiète pas, je suis convaincu que, plus raisonnable que toi, Pierre sera au moins très content de son sort.»

Mais Bertie est malheureux et se demande ce qu'il dira à Pierre.

Le récit de Bertie intéresse l'oncle Tony; il n'a pas envie de gronder Bertie. Ils vont ensemble voir Pierre.

Ils le trouvent tellement heureux, tellement ravi depuis qu'il sait qu'on le garde et qu'il pourra rester à la maison, que, par contre-coup, l'esprit de Bertie est soulagé d'un grand poids.

Mais la satisfaction de Bertie devient complète, quand, à la suite des explications qu'il essaye de donner à Pierre, il découvre que son nouvel ami n'avait jamais pris au sérieux ses imprudentes promesses, et qu'il n'a jamais rêvé un bonheur plus grand que celui « d'aider à soigner les poneys et de voir M. Bertie ».

« C'est égal, Pierre, dit Bertie, je pourrai toujours te donner la moitié de mon argent, et quand nous aurons quelque chose d'extra avec le thé, je te réserverai la moitié de ma part. »

Il emmène ensuite Pierre à l'écurie pour faire connaissance avec les poneys, et Pierre ayant le bon goût de se prendre de passion pour Brownie, Bertie est enchanté.

Et pourtant, ce soir-là, un petit cœur souffre cruellement. Boulotte tourne et retourne sa petite tête brûlante sur son oreiller, bien longtemps après que sa bonne l'a quittée, croyant qu'elle est endormie. Pauvre Boulotte !

« Oh! *Tin-tan,* — sanglote-t-elle, assise sur son lit, en s'adressant à sa poupée, qui est couchée dans son berceau, et dont les yeux sont fermés, comme devraient l'être ceux de Boulotte, — oh ! *cère Tin-tan,* Bertie aime ce vilan *darçon* plus *te* Lotte ! »

Et Boulotte pleure, pleure, jusqu'à ce qu'à force de pleurer elle finisse, elle aussi, par s'endormir.

CHAPITRE VII

BOULOTTE

Pierre a pris un bain ; ses cheveux, coupés à une longueur convenable, ont été peignés et brossés ; un costume complet, d'une solide étoffe brune, a remplacé ses vêtements en guenille. Pierre a bien meilleur air.

Et, quelques semaines plus tard, lorsque Pierre a un peu engraissé, que sa figure s'est un peu remplie, qu'il a perdu son apparence maladive, que son regard brille et prend de l'animation, personne ne reconnaît plus cet enfant malpropre et déguenillé que Bertie a ramassé près du ruisseau aux truites.

Pierre est bien heureux, et rien ne lui coûte pour témoigner toute sa reconnaissance. Il travaille si consciencieusement et avec tant d'activité que James rend de lui un excellent compte à M. Grant ; il est décidé que l'on gardera Pierre définitivement. Quand il a terminé son ouvrage, Pierre est toujours disposé à satisfaire aux désirs des enfants, qui ont mille et mille fantaisies ; et, comme il est très adroit, comme il réussit à tout ce qu'il entreprend, il ne tarde pas à devenir le favori de toute la maison.

Tout le monde l'aime... excepté Boulotte ! C'est une triste chose d'avoir à le révéler, mais il est positif que Boulotte a pris Pierre de travers. Pourquoi ? elle ne le dit à personne

qu'à Chin-chan; mais la cause de cette antipathie vient de ce qu'elle s'imagine que Bertie aime mieux Pierre qu'il ne l'aime, elle.

Boulotte évite toujours la présence de Pierre. Si, par hasard, Bertie l'emmène avec lui à l'écurie pour donner à Puck une pomme ou un morceau de pain, elle prend soin d'abord de bien regarder tout autour d'elle, et, si elle aperçoit Pierre, elle retire sa main de celle de Bertie, secoue la tête et dit :

« *Pas auzourd'hui*, Bertie », et elle retourne en courant à la maison.

Boulotte parle rarement de Pierre; mais, quand elle le fait, elle ne l'appelle pas par son nom. Elle dit toujours : ce *darçon*, et quelquefois ce *méçant darçon*, et même cet affreux *darçon.* »

On ne peut deviner le motif d'une telle antipathie, et on trouve la conduite de Boulotte fort sotte; plus d'une fois même cela lui a valu d'être sévèrement grondée.

Dans ce cas-là, Boulotte pince fortement ses lèvres et elle prend ce que Bertie appelle « *son air raide* ».

« Raide », quand il s'agit de Boulotte, doit se traduire par « entêté ». — « Pierre est bien propre à présent, Boulotte, lui dit un jour Bertie, et il n'est ni affreux ni méchant; ce n'est plus un mendiant, il travaille et gagne bien sa vie; pourquoi te déplaît-il? Il est si bon! il fait tout ce que nous voulons. Tu l'aimerais si tu causais avec lui. Essaye d'aimer Pierre, je t'en prie, Boulotte. Pourquoi ne veux-tu pas aimer Pierre? »

Boulotte penche la tête de côté, affecte de n'avoir pas entendu, regarde par la fenêtre et dit d'un ton positif :

« *Zoli* temps *auzourd'hui*. — Oh ! que tu deviens donc sotte, Boulotte ! » Et Bertie s'en va, véritablement chagriné.

Les yeux de Boulotte le suivent jusqu'à la porte, et quand il est sorti, sa jolie petite figure prend une expression de rancune, ses deux mains froissant avec colère son tablier et elle dit à demi-voix : « *Méçant*, affreux *darçon !* »

Pierre voit Boulotte pour la première fois un jour qu'elle devait faire une promenade en voiture avec sa mère. On lui a mis sa plus belle robe blanche, celle qui est brodée, et un chapeau blanc d'où s'échappent ses belles boucles dorées ; c'est celle de ses toilettes que sa maman préfère, et Boulotte le sait bien. Elle est sur les marches du perron et attend la voiture. Pierre se dit qu'il n'a jamais rien vu d'aussi charmant que cette petite fille. Le plaisir de sortir avec sa mère anime le teint transparent de Boulotte et lui donne les plus vives couleurs; ses grands yeux bruns pétillent de joie et tout n'est que sourire sur sa figure. Si Boulotte avait aperçu Pierre à ce moment, son expression radieuse aurait disparu pour faire place à un *air raide*, et le froncement de ses sourcils aurait enlaidi Boulotte. Mais elle ne voit pas Pierre; elle continue donc à sourire et à paraître de la meilleure humeur du monde.

Ce jour-là, Pierre dit en confidence à Bertie qu'il s'imagine que les anges du ciel doivent ressembler à Mlle Cicely, et il lui demande pourquoi elle ne vient jamais dans le jardin avec les autres enfants. Bertie ne voudrait, pour rien au monde, faire de la peine à Pierre en lui disant la répulsion qu'il inspire à Boulotte ; Bertie ne sait donc que dire et il prend le parti prudent de se taire.

Mais Pierre ne fait qu'y penser et cherche ce qu'il pour-

rait faire pour être agréable à Mlle Cicely. Après avoir bien réfléchi, il imagine de lui construire une grotte.

Tous les matins, Pierre prend sur ses heures de sommeil, se lève à quatre heures et va chercher dans les bois de la mousse et des fougères. Il descend même parfois jusqu'au bord de la mer et fait ainsi deux milles pour y ramasser des coquillages et des plantes marines. Quand il en a récolté une quantité suffisante pour exécuter son projet, il choisit un coin frais et ombragé au milieu d'un petit bois où les enfants ne vont pas d'habitude, il se met à l'ouvrage et commence sa grotte. Pierre ne raconte à personne ce qu'il fait, pas même à Bertie ; il garde son secret jusqu'à ce que tout soit terminé.

Pierre construit sa grotte avec de beaux rochers rouges qu'il pose les uns sur les autres. Quand il juge sa grotte suffisamment haute et spacieuse, il remplit les interstices des pierres avec de la fine mousse verte, de belles fougères de différentes espèces et de jolies campanules d'un bleu pâle, d'une exquise délicatesse de forme.

Les campanules bleues forment une sorte d'orchestre, et du matin au soir leurs petites clochettes tintent avec des vibrations mille fois plus argentines que si elles étaient faites du plus sonore des métaux précieux. Tantôt c'est pour le mariage d'un papillon ; tantôt c'est pour endormir les enfants ; tantôt c'est pour accompagner les danses des insectes.

Il a fallu toute une semaine à Pierre pour construire cette jolie grotte, car il ne pouvait y travailler que de quatre heures à six heures chaque matin.

C'est Bertie que Pierre amène le premier à la grotte.

Quand Bertie l'aperçoit, il déclare n'avoir jamais rien vu de si beau, et il admire le talent avec lequel Pierre l'a construite.

Mais quand il comprend que cette grotte est destinée à Boulotte, Bertie s'attriste et s'inquiète ; il n'est pas du tout sûr que Boulotte prenne bien cette attention, et il a grand'-peur qu'en échange de toute la peine qu'il s'est donnée le pauvre Pierre ne recueille qu'une mortification et un chagrin.

Cependant Bertie répond qu'il va chercher Boulotte pour qu'elle voie la grotte, et qu'il l'amènera ensuite dire merci à Pierre.

Pendant que Pierre s'en va content et le cœur léger, Bertie se dirige lentement et d'un pas indécis vers la pelouse où les enfants sont réunis ; Ally et Ethel sont assis par terre à l'ombre, tandis que Phil et Eddy s'exercent à sauter.

Bertie les met au courant de l'histoire de la grotte; ils se lèvent tous avec empressement et déclarent qu'ils veulent aller la voir tout de suite. Boulotte prend un air grognon, mais personne n'y fait attention.

« C'est délicieux, dit Ethel quand ils arrivent en vue de la grotte ; que je voudrais cette grotte pour moi !

— C'est un bijou !

— Boulotte, il faut aller remercier Pierre, » dit Ally.

Bertie regarde Boulotte avec anxiété; elle ne dit pas un mot.

« Ne trouves-tu pas que Pierre a été bien bon de faire cela pour toi? demande Phil étonné du silence de Boulotte.

— Non, dit Boulotte en fronçant le sourcil.

— Oh! Boulotte, dit Ethel... Alors je vais demander à Pierre de me donner la grotte à ta place.

— *Tomme* tu voudras.

— Mais qu'as-tu donc, Boulotte? dit Ally. Je suis sûr qu'au fond tu trouves cette grotte jolie, que tu as envie qu'elle soit à toi, puisque Pierre a eu la bonté de te la destiner.

— Non, répond Boulotte aigrement.

— Alors elle sera à tout le monde, dit Eddy, non sans un violent effort pour arriver à exprimer aussi rapidement sa pensée.

— C'est ça, ajoute Ethel, la grotte sera pour nous tous et ce sera un endroit délicieux pour nous asseoir quand nous aurons chaud et quand nous serons fatigués. Allons chercher deux ou trois chaises dans le pavillon et apportons-les ici.

— Bravo! dit Bertie.

— Allons vite, dit Phil.

— Lotte est *fatidée;* Lotte veut rentrer près de nounou, » dit Boulotte.

Mais la mauvaise petite reste bien tranquille à la même place jusqu'à ce que les autres enfants soient tous partis ; dès qu'ils sont hors de vue, elle court comme une petite furie du côté de la grotte et arrache à pleines mains la mousse, les fougères et les campanules, mettant à cette œuvre de destruction une cruauté au-dessus de son âge.

Il ne faut pas longtemps à Boulotte pour détruire le long ouvrage du pauvre Pierre, cet ouvrage qui lui a coûté tant de peine, et pour abîmer cette grotte si jolie un instant auparavant. Elle arrache avec rage tout ce qu'elle peut attein-



LES ENFANTS APERÇOIVENT BOULOTTE LA FIGURE ET LES MAINS SOUILLÉES DE TERRE.

dre, et quand il ne reste plus rien à sa portée, elle se met à trépigner sur la mousse, les fougères, les campanules, les coquilles et les plantes marines dont elle a jonché le sol.

Et les campanules, les pauvres campanules que Boulotte a si cruellement écrasées sous ses petits pieds, continuent à tinter, mais bien faiblement, bien imperceptiblement ; c'est pour la dernière fois que leurs voix argentines se font entendre.

Quand les enfants reviennent apportant les chaises rustiques, voici ce qu'ils aperçoivent :

La Boulotte qu'ils ont devant les yeux n'est plus cette ravissante demoiselle que Pierre a vue un jour avec sa mère pour faire une promenade en voiture ; au lieu de cette charmante enfant, c'est une Boulotte farouche, une Boulotte dont les mains, la figure et le tablier sont souillés de terre ; une Boulotte aux sourcils froncés, au regard dur et méchant ; une Boulotte qui crie de toutes ses forces, avec un air de triomphe, en montrant du doigt les pauvres fleurs flétries, les coquilles brisées, les plantes marines écrasées sous ses pieds.

« Lotte a tout abîmé ! »

Tous les enfants sont dans l'indignation.

« Oh ! que va dire Pierre ? s'écrie Bertie.

— Oh ! Boulotte, détestable petite peste ! disent le plus grand nombre d'une seule voix.

— Mène-la à sa bonne, Ethel, et qu'on la punisse tout de suite, dit Phil.

— Oh ! Boulotte, comment as-tu pu être si méchante ? dit Ally d'un ton de reproche.

— Que va dire le pauvre Pierre ? » répète Bertie.

Boulotte est trop orgueilleuse pour se faire traîner à la maison ; elle se met à marcher devant Ethel, la tête haute, d'un air de bravade.

« Mais pourquoi, pourquoi a-t-elle fait ça? » demande Ally aussitôt qu'elle est partie.

Alors on explique à Ally, qui l'ignorait, l'aversion que Boulotte a conçue pour Pierre. Il n'y peut rien comprendre, pas plus que les autres enfants.

« Il faut que l'un de nous se charge de prévenir Pierre, quelque pénible que ce soit, dit Ally. Voyez, tout est tellement écrasé, elle a si bien piétiné sur toutes les plantes qu'il serait inutile d'essayer de les replanter.

— Pauvre Pierre! dit Phil. Bertie, je crois qu'il vaut mieux que ce soit toi qui lui parles.

— Qu'est-ce que je vais bien lui dire? demande Bertie.

— Oh! répond Phil, tu lui diras que nous sommes bien désolés.

— Mais cela ne lui apprendra rien, dit Bertie. Qu'est-ce qu'il faut que je lui dise, Ally?

— Je ne vois pas que tu puisses lui dire autre chose que la vérité, dit Ally. Je voudrais bien que maman fût à la maison! Elle parlerait à Boulotte et tout irait bien! »

Mais M. et Mme Grant sont allés passer une semaine chez des amis et ne doivent revenir que dans deux jours. Que de choses peuvent arriver pendant deux jours!

Bertie éprouve une grande répugnance à aller trouver Pierre.

Pierre est dans le verger. Ally, Phil et Eddy regardent de loin ce qui va se passer. Bertie et Pierre s'assoient sous un arbre. A ce moment, Ethel arrive :

« Ma bonne a joliment grondé Boulotte et elle va la mettre dans le coin pendant une heure.

— C'est bien fait, » dit Phil.

Et regardant de nouveau du côté du verger, ils voient que Pierre est couché par terre, la figure enfouie dans le gazon.

« Je ne voudrais pas être à la place de Bertie, » dit Phil.

Plus tard, quand on interroge Bertie pour savoir ce qu'il a dit à Pierre et ce que Pierre a répondu quand il a su l'aventure de la grotte, Bertie prend un air grave et répond brièvement :

« Cela a fait beaucoup de peine à Pierre. Il a pleuré... »

Boulotte, mise au coin pour une heure, est encore en pénitence à l'heure du thé.

Quand les enfants entrent dans la salle d'étude, ils entendent Boulotte chanter.

Au moment où Boulotte prend place autour de la table, tout le monde est grave et silencieux, et comme elle ne montre aucun repentir, personne ne paraît disposé à lui pardonner.

Après le thé, les enfants restent un instant dans la salle d'étude ; mais personne ne s'occupe de Boulotte qui finit par se sentir triste et isolée.

Elle a le cœur bien gros en regardant Bertie ; elle voudrait aller le trouver, mettre ses bras autour de son cou, lui dire combien elle est fâchée de ce qu'elle a fait, lui demander de l'aimer encore. Mais juste à ce moment Phil dit :

« Qu'est-ce que tu vas faire, Bertie? »

Et Bertie répond :

« Je vais aller donner à Pierre une leçon de cricket pour le consoler ; veux-tu venir avec moi? »

Le cœur de Boulotte s'endurcit de nouveau ; elle baisse la tête jusqu'à ce que ses boucles dorées touchent les longs cheveux ondulés de Chin-chan, et elle dit dans un sanglot :

« Il pense à ce *darçon*. Il pense *touzours* à ce *darçon*. »

CHAPITRE VIII

PIERRE

Le lendemain, on doit faire une partie de campagne.

On signifie : Phil, Ally, Bertie, Eddy, Ethel, Boulotte, la bonne des enfants, Suzanne, James, Thomas et Pierre.

Boulotte n'est pas revenue à de meilleurs sentiments; quand elle entend dire que Pierre sera de la partie, elle déclare qu'elle restera à la maison.

Mais comme aucun des domestiques ne se soucie d'avoir la responsabilité de garder Boulotte, elle sera bien obligée de suivre les autres.

Le but de la promenade est une montagne qu'on appelle « la montagne de l'Abbé », d'où la vue est splendide et d'où l'on découvre à l'horizon la ligne argentée de la mer.

Depuis bien des jours, les enfants ne songent qu'à cette partie, et ils ont presque perdu la tête à la pensée de tout le plaisir qui les attend. Ils comptent allumer du feu sur la montagne et faire, comme le font les bohémiens, bouillir eux-mêmes l'eau pour le thé. Phil et Bertie doivent monter Tricksey et Brownie. Ally n'est pas encore assez fort pour faire une course à cheval, et il ira avec le reste des enfants dans le char à bancs que conduira James. Pierre et Thomas suivront à pied.

Les enfants se précipitent hors de leurs lits dès le point

du jour pour examiner le temps ; mais, rassurés et satisfaits en voyant le ciel pur et bleu, sans un seul nuage, ils se remettent au lit jusqu'à ce que l'heure de se lever soit venue.

Après le déjeuner, pour lequel personne n'est en retard cette fois, pas même Bertie, ils se mettent tous à aider leur bonne et Suzanne dans l'emballage des provisions. La vérité est qu'Ethel seule se rend un peu utile. Les autres se donnent beaucoup de mouvement, s'agitent, ne font qu'aller et venir de la cuisine à la salle à manger ; en réalité, loin d'aider leur bonne, ils sont pour elle une entrave et un embarras. Elle a beau leur répéter jusqu'à satiété que « lorsque trop de cuisinières soignent le même bouillon, la soupe n'est pas bonne », elle n'arrive pas à les faire tenir en place.

Phil et Bertie ont peur que leur bonne oublie quelque chose et qu'elle n'emporte pas de quoi leur donner suffisamment à manger. Phil affirme qu'il faut deux tartes aux pommes et qu'une seule serait loin de suffire ; Eddy, qui a un faible pour le plum-cake, regarde le gros gâteau que l'on place dans le panier en disant : « Est-ce que c'est tout ce qu'il y a de plum-cake? Il n'y en aura pas pour tout le monde. »

Tandis que Bertie, qui a une passion pour les biscuits et les macarons, s'écrie, en voyant le sac que sa bonne tient à la main :

« Oh! mettez un autre sac avec celui-là, nounou ; il sera fini en un clin d'œil. »

Et nounou répond :

« Miséricorde! monsieur Bertie, ne dirait-on pas que vous n'avez rien mangé depuis un mois? »

Boulotte, étendue par terre dans le couloir, crie et donne des coups de pied, parce que sa bonne a déclaré que, comme on a beaucoup de fruits frais, on n'emportera pas de confitures cette fois.

« Pas *tonfitures* fraises pour Lotte ! Oh ! Bertie... »

Bertie s'efforce de la consoler en lui promettant force biscuits et macarons ; mais Boulotte refuse de se laisser calmer. Elle n'a pas dit qu'elle est fâchée d'avoir détruit l'ouvrage du pauvre Pierre, car la petite entêtée n'en est pas fâchée encore. Lorsque Pierre s'est trouvé par hasard sur son chemin, elle lui a tourné le dos, en murmurant à l'oreille de Chin-chan, qui ne la quitte guère :

« *Ze* le déteste ! »

Donc Boulotte devient plus méchante au lieu de s'améliorer.

On doit dîner à midi et demi, et partir ensuite aussitôt que possible.

Il est convenu que Phil et Bertie ne partiront qu'après le char à bancs ; par conséquent, Pierre doit rester jusqu'à ce moment-là afin d'aider James à harnacher le cheval et à seller les poneys. Mais Boulotte regarde par la fenêtre et voit Pierre mettre le panier de provisions dans le char à bancs.

Alors l'expression du visage de Boulotte annonce une nouvelle crise d'entêtement ; elle se couche par terre et déclare qu'elle n'ira pas avec les autres, à moins que « ce *darçon* » ne parte en avant.

Tout le monde la gronde, mais en vain. Plus on gronde, plus Boulotte s'entête ; à la fin, plutôt que de la laisser à la maison sa bonne envoie Phil dire à Pierre de seller les

poneys. Phil et Bertie ne tardent pas à monter à cheval et, dès qu'ils sont partis, Pierre et Thomas se mettent en route de leur côté.

Ce n'est qu'après les avoir complètement perdus de vue que Boulotte consent à se laisser habiller, de sorte que le char à bancs, qui devait partir le premier, est le dernier à se mettre en mouvement.

La distance à parcourir ne dépasse pas un mille, et, comme l'installation dans le char à bancs a fait perdre quelques instants, Phil et Bertie sont arrivés les premiers à la montagne de l'Abbé ; du plus loin qu'ils aperçoivent la voiture, ils poussent des hourras auxquels Ally et Eddy répondent par des hourras semblables.

Boulotte s'est-elle bien amusée? Demandez-le-lui, et, si elle veut être sincère et bien dire la vérité, elle répondra : « Pas du tout. » — Les méchants, petits ou grands, ne sont jamais heureux, et, ce jour-là, le cœur de Boulotte souffrait et était rempli de tristesse.

Les enfants courent de côté et d'autre ; ils ont jusqu'à quatre heures pour se divertir. Il est convenu qu'alors ils reviendront pour aider leur bonne à allumer le feu, faire bouillir l'eau et déballer les provisions.

Ils ont, avant tout, cherché la place où l'on servira le thé. L'endroit choisi est frais et ombragé, presque au sommet de la montagne, un peu au-dessous du bois de sapins. On y est à l'abri des rayons du soleil sans être privé de la brise qui, en traversant les sapins, s'imprègne de leur odeur balsamique.

Voilà donc les enfants partis, accompagnés par James, Thomas et Suzanne. Nounou se trouve trop vieille pour

courir ainsi à l'aventure ; elle s'assoit à l'ombre et se met à tricoter. Boulotte s'obstine à rester avec sa bonne, parce qu'elle a vu Pierre partir avec tout le monde. Oh ! la méchante Boulotte !

A l'heure convenue, qu'ils ne dépassent pas d'une seconde, les enfants reviennent pour leur thé... ils sont affamés et ravis. Quel plaisir aussi d'allumer le feu ! Il est stupide ce feu ! Il ne veut pas brûler. Il faut que James s'aperçoive que les enfants empilent à la fois tant de morceaux de bois les uns sur les autres qu'ils ne laissent pas d'air au feu pour s'allumer. James prend le parti d'inviter les enfants à s'éloigner un peu et à le laisser faire ; au bout d'une ou deux minutes, ils voient s'élever des nuages d'une épaisse fumée auxquels succèdent peu après des flammes ardentes. La bouilloire bien placée ne tarde pas à bouillir, et l'eau qu'elle contient ne sent pas du tout la fumée.

On déballe ensuite le panier et on se met à table en s'asseyant par terre. Phil et Bertie sont surpris de voir que non seulement les provisions sont suffisantes, mais encore qu'il en restera beaucoup. Il y a de la tarte aux pommes, de la tarte aux groseilles, un plum-cake, un gâteau de Savoie, des biscuits, des macarons, du pain et du beurre à profusion, des œufs durs, et enfin des prunes, des poires et des raisins secs.

Au pied de la colline, et paraissant la toucher, quoique, en réalité, elle en soit à la distance de plus d'un mille, on aperçoit la mer aux vagues argentées, la plus belle de toutes les belles choses que Dieu a créées pour nous en ce monde. Les enfants s'imaginent entendre le mugissement des vagues quand ils les voient s'élever, puis se briser dou-

cement sur les rochers aux tons rouges. M. Grant mène quelquefois ses enfants en voiture jusqu'à la mer, mais il ne leur permet pas d'y aller sans lui, parce que cette côte n'est pas sans dangers.

Après le thé, ils se reposent pendant quelques instants, et Boulotte, qui s'ennuie beaucoup, câline Bertie afin d'obtenir qu'il reste un peu avec elle, puisqu'on ne doit pas retourner à la maison avant deux heures.

Eddy prétend qu'il est fatigué ; il reste dans le bois avec sa bonne ; les autres s'éloignent pour aller arracher des fougères pendant que Bertie et Boulotte vont rejoindre Eddy et nounou.

Boulotte demande à se promener ; nounou lui permet de s'éloigner, à condition que Bertie ne la perdra pas de vue. Le bois de sapins n'est pas grand et nounou pense qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que Boulotte s'y promène, pourvu qu'elle soit sage et qu'elle ne quitte pas Bertie.

Boulotte promet qu'elle sera *saze* et elle s'en va explorer le bois avec Bertie ; à son retour, elle trouve Eddy endormi et nounou tricotant toujours.

« A présent, il faut aller rejoindre les autres, » déclare Bertie, qui commence à s'ennuyer de n'avoir que Boulotte avec qui jouer.

Boulotte fait la grimace, car Pierre est avec les autres ; mais Bertie l'entraîne sans remarquer le froncement de ses sourcils.

« Lotte est *fatidée,* » dit Boulotte au bout de quelques pas. Elle n'est pas fatiguée, mais elle veut gagner du temps et retarder autant que possible la réunion.

« Alors, il faut t'asseoir et te reposer un moment, » dit Bertie.

Boulotte s'assoit sous un arbre, et Bertie s'étend à côté d'elle. Tout à coup un léger bruissement se fait entendre, et Bertie, regardant tout autour de lui, finit par apercevoir, au milieu des hautes herbes, deux petits yeux vifs et brillants. D'un bond il est sur ses pieds.

« Tiens ! tiens ! un écureuil, Boulotte ! crie-t-il. Ne bouge pas de là jusqu'à ce que je sois de retour. »

Et Bertie décampe de toute la vitesse de ses jambes. L'écureuil, avec sa queue rousse faisant panache, sautille gaiement devant lui. On dirait que cette course l'amuse autant que Bertie ; peut-être même est-ce l'écureuil qui y prend le plus de plaisir, parce qu'il sait parfaitement que Bertie ne pourra pas l'attraper et que, si Bertie s'approchait d'une façon gênante, il en serait quitte pour s'élancer sur un arbre, et dire du haut de la plus haute branche : « Bonsoir, Bertie. »

Boulotte les regarde s'éloigner avec une anxiété qui lui ôte la respiration ; elle espère bien que Bertie finira par s'emparer du joli petit écureuil.

Bertie tarde à revenir ; Boulotte l'a perdu de vue, et elle s'imagine que ce serait faire une bonne niche à Bertie que de se cacher et de lui donner l'embarras de la chercher.

Elle se met donc bien vite en quête d'une cachette ; mais, à mesure qu'elle s'éloigne, Boulotte se rapprochait de la lisière du bois. Elle l'a atteinte.

En face d'elle, le terrain s'élève par une pente tellement raide qu'elle veut en vain essayer de la gravir ; dès les premiers pas, elle glisse en arrière et retombe à la

même place. Boulotte réfléchit un instant; puis elle re-commence en se mettant à quatre pattes, s'accroche aux racines et aux buissons qu'elle rencontre, rampe ainsi très lentement, arrive enfin au sommet, toute salie et couverte de terre, mais enchantée d'avoir réussi à monter si haut.

Boulotte se remet sur ses pieds, toute haletante et toute rouge. Elle s'était donné beaucoup de peine pour grimper jusque-là. Elle s'aperçoit alors qu'elle est entièrement sortie du bois et que, dans un sentier au-dessous d'elle, Phil, Ally, Ethel et Pierre causent et rient avec une grande animation.

En apercevant Pierre avec eux, Boulotte a pris la résolution de retourner en arrière; mais, à ce même instant, Ethel lève les yeux et s'écrie :

« Eh! mon Dieu, voilà Boulotte!

— Et juste à la place où ont eu lieu les derniers éboulements, dit Pierre à Ethel.

— Comment as-tu pu arriver là, Boulotte? » crie Ethel très émue.

Tous regardent. Tous ont la pensée que Boulotte est dans une situation très dangereuse.

La colline au sommet de laquelle Boulotte a fini par grimper est assez élevée, et Boulotte se trouve dominer à une grande hauteur le sentier où sont les autres enfants. Seulement, de ce côté, au lieu d'avoir comme du côté du bois une pente accessible, le terrain est coupé à pic et est presque aussi droit que le mur d'une maison. C'est un sol de granit, de ce granit rougeâtre comme il s'en trouve sur les bords de la mer. Ce sol offre ordinairement une assez grande solidité; mais, depuis quelque temps, il est tombé

fréquemment des pluies torrentielles qui ont miné le terrain, désagrégé les pierres et produit de nombreux ébranlements. Les enfants voient tout à coup, avec épouvante, que, sous la pointe de roc qui supporte Boulotte, la terre se détache par parcelles, et que, d'un moment à l'autre, tout peut s'écrouler, entraîner la pauvre petite Boulotte et l'écraser dans sa chute.

Phil, Ally et Ethel restent comme pétrifiés et sont incapables de faire un mouvement ni de jeter un cri.

Pierre seul conserve son sang-froid, et c'est Pierre qui s'écrie :

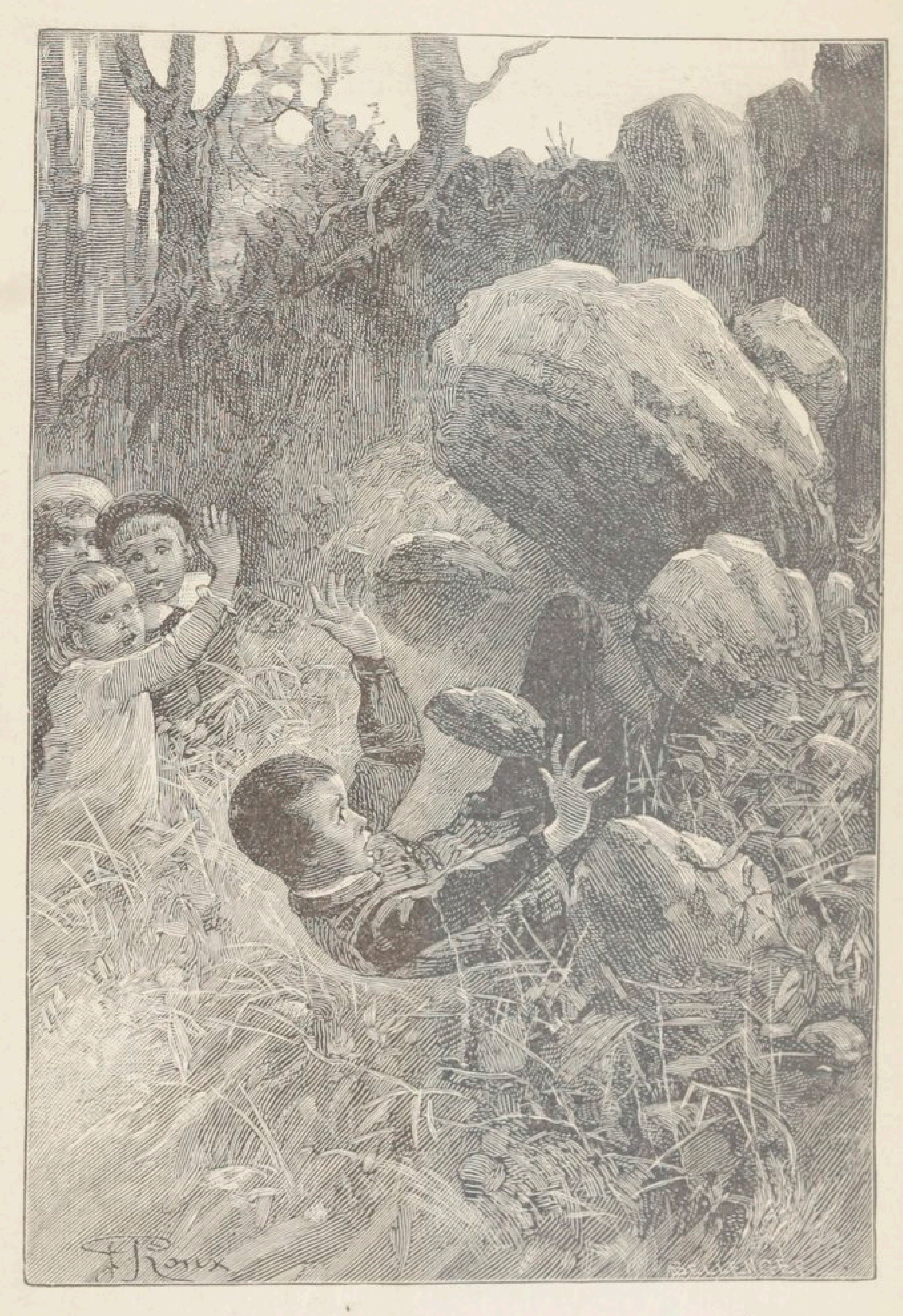
« Reculez-vous, mademoiselle Cicely, reculez-vous! bien vite! Reculez-vous tout de suite, mademoiselle Cicely! »

Comment! Pierre ose lui ordonner de se reculer? Boulotte serre fortement ses petites dents les unes contre les autres; elle fronce les sourcils, ses yeux bruns lancent à Pierre un regard irrité, plein de défi; elle lui répond dédaigneusement :

« Veux pas! »

Mais déjà Pierre a bondi, et, ayant, d'un élan vigoureux, franchi l'escarpement du talus, il parvient d'un geste rapide à rejeter Boulotte en arrière.

L'enfant roule par la pente relativement douce qui confine au bois, elle est couverte d'écorchures et de meurtrissures, mais en résumé elle ne saurait être grièvement blessée. Quant à Pierre, il essaye de prendre un nouvel élan pour se mettre à l'abri du danger qui le menace à son tour; mais les terres cèdent tout à coup, elles le renversent, et le pauvre Pierre tombe comme foudroyé par



LE PAUVRE PIERRE TOMBE COMME FOUDROYÉ.

la chute du fragment de roche sur laquelle s'était perchée Boulotte.

Pierre l'avait sauvée, mais au prix de sa propre vie.

On entend dans le bois les cris aigus de Boulotte; et, d'en bas, les autres enfants joignent leurs cris aux siens en appelant au secours. Phil et Ally sont à genoux à côté de Pierre, et s'efforcent, de leurs mains tremblantes, de soulever le bloc qui écrase ses jambes.

Pierre est immobile! Est-il évanoui? Est-il mort?

Tout le monde arrive en courant. James, Thomas et Suzanne d'un côté, nounou et Bertie de l'autre. Eddy est resté seul pour relever Boulotte, car un coup d'œil a suffi à nounou pour voir que Boulotte n'a pas grand mal.

Quand Bertie voit ce qui est arrivé, il se laisse tomber à côté de Pierre en criant :

« Oh! Pierre, Pierre! »

Nounou renvoie tout le monde, excepté James et Suzanne; Bertie refuse de s'en aller et continue à dire au milieu de ses larmes et de ses sanglots :

« Oh! Pierre, Pierre! »

Nounou envoie James chercher de l'eau; Suzanne soutient Pierre; nounou trempe son mouchoir dans l'eau et bassine doucement sa figure et toute sa tête.

Pierre ouvre les yeux, pousse un gémissement, puis il voit Bertie et dit avec un faible sourire : « Ne pleurez pas, monsieur Bertie, Boulotte va bien, allez! » — Puis il referme les yeux et ne prononce plus un mot.

Nounou et James parviennent enfin à dégager Pierre toujours évanoui. Ils tiennent conseil ensemble, et il est convenu que Thomas va monter Tricksey et aller chercher

un médecin ; James attellera le cheval au char à bancs et ensuite il reviendra aider nounou à y porter Pierre.

Quand James est parti, Nounou dit à Suzanne d'aller voir ce que font les enfants, et elle envoie Bertie chercher encore de l'eau fraîche pour laver le sang qui souille la tête et la figure de Pierre et les terribles blessures de ses jambes.

James ne tarde pas à revenir ; nounou et lui transportent Pierre avec de grandes précautions et l'installent dans le char à bancs. Nounou y entre aussi ; elle ne se met pas sur le siège, cette fois, mais s'assied au fond de la voiture, afin de pouvoir soutenir sur ses genoux la tête de Pierre, que James y place après l'avoir soulevée doucement.

Phil monte Brownie pour rentrer à la maison, et deux des enfants, avec Suzanne, prennent place dans le char à bancs. Ally, Eddy et Boulotte s'entassent sur le siège à côté de James, afin que Pierre soit bien au large.

James conduit très lentement, de manière à éviter le plus possible les secousses à Pierre ; les enfants gardent un silence absolu, et la tranquillité de cette belle soirée d'été n'est troublée que par les gémissements du pauvre blessé !

En arrivant à la maison, nounou fait dresser un lit pour Pierre dans une petite chambre au rez-de-chaussée, à la suite de la salle d'étude, et, pendant qu'elle attend le médecin, elle prend Ally à part, et se fait expliquer comment l'accident est arrivé.

Inconsciente de la gravité de tout ce qui vient de se passer, Boulotte ne parle à personne. Personne ne fait

attention à elle, on ne lui dit pas même bonsoir quand elle va se coucher.

C'est Suzanne qui couche Boulotte, c'est aussi Suzanne, dont le sommeil est loin d'être léger et qu'on ne réveillerait pas facilement, qui vient occuper le lit de nounou.

Pendant toute la nuit, une petite tête aux boucles dorées se tourne et se retourne sans pouvoir trouver de repos, une joue rouge et brûlante s'appuie sur l'oreiller, deux yeux bruns restent grands ouverts dans l'obscurité, et une voix plaintive gémit de temps en temps pendant les heures silencieuses de la nuit :

« Oh! maman, maman, venez! Oh! maman, maman, revenez! »

CHAPITRE IX

BOULOTTE

Quand Boulotte se lève le lendemain matin, elle se trouve toujours aussi malheureuse.

Pendant le déjeuner, elle entend dire que sa mère sera de retour dans l'après-midi.

C'est Suzanne qui sert le déjeuner des enfants. Nounou n'y fait qu'une apparition ; elle dit tristement que le docteur n'est pas content, que Pierre ne va pas mieux, et elle retourne auprès de lui.

Quelle étrange matinée pour les enfants! Rien n'est changé au dedans ni au dehors de la maison, et pourtant tout paraît bien différent. Phil, Ally et Ethel ne peuvent se décider à faire quoi que ce soit ; ils errent dans la maison, touchent machinalement tous leurs jouets les uns après les autres pour les remettre en place un instant après ; ils ne se parlent qu'à voix basse. Quant à Bertie, on ne l'entrevoit même pas ; lorsqu'on ne lui permet pas de rester dans la chambre de Pierre, il s'assoit dans le couloir qui y conduit.

On ne s'occupe de Boulotte que pour lui dire de temps à autre :

« Oh! Boulotte, pourquoi donc as-tu été si méchante? » ou bien encore :

« Oh! Boulotte, si tu t'étais seulement reculée quand Pierre te l'a dit! »

Boulotte ne comprend rien. Elle est révoltée de la manière dont on la traite, l'expression impassible de sa figure le dit assez ; elle serre fortement Chin-chan contre elle et se retire dans un coin tout au bout de la chambre.

Vers quatre heures de l'après-midi, elle dit à Suzanne d'un ton maussade :

« Faut *toucer* Lotte.

— Vous coucher, mademoiselle Cicely! Mais vous n'avez pas encore pris votre thé!

— Faut *toucer* Lotte, » répète Boulotte avec une telle persistance que Suzanne l'emporte dans ses bras, la déshabille et la met au lit. « Cela sera toujours autant de fait, » se dit-elle.

Boulotte n'est pas seulement triste et malheureuse, elle est aussi très fatiguée et a grand besoin de rattraper la mauvaise nuit qu'elle a passée ; aussi s'endort-elle aussitôt que sa tête est sur son oreiller et ne se réveille-t-elle que le lendemain matin.

Ce long repos lui a réussi, et elle babille avec la plus grande animation pendant que Suzanne fait sa toilette.

Mais, quand elle descend dans la salle d'étude, Boulotte a conscience que les choses ne vont pas mieux que la veille; aussi, secoue-t-elle la tête, et, tout en mangeant son pain et son lait, sans lever les yeux pour ainsi dire, elle paraît disposée à braver tout le monde. Elle s'avise même de chantonner le premier vers de sa chanson favorite :

Notre vieille chatte, etc.

Mais tous les enfants la regardent et s'écrient avec un tel accent de reproche : « Oh! Boulotte, comment peux-tu chanter! » Boulotte s'arrête net.

En entendant sonner la cloche qui annonce la prière, Boulotte comprend que ses parents sont de retour; elle tourne le dos et dit :

« *Z'irai* pas dire la prière. »

Les enfants y vont sans elle.

Quand ils reviennent, Bertie a été chargé par sa mère de dire à Boulotte qu'elle veut la voir. Boulotte devra venir dans la chambre de Mme Grant.

Boulotte est debout, un doigt dans sa bouche, et regarde par la fenêtre. Comme elle ne répond pas, Bertie lui dit :

« Entends-tu, Boulotte?

— Non, Lotte entend pas. »

Bertie répète la commission de sa mère.

« A présent, tu entends bien, Boulotte?

— Non, répond Boulotte avec obstination, sans ôter son doigt de sa bouche, Lotte entend plus.

— En tout cas, je te l'ai dit. » Et Bertie s'en va en courant.

Aussitôt que la porte est refermée sur lui, Boulotte se tourne vers Suzanne :

« Faut habiller Lotte, dit-elle.

— Mais vous êtes habillée, mademoiselle Cicely, dit Suzanne ; je vous ai habillée ce matin. »

Boulotte secoue la tête.

« Veux être habillée *tomme* il faut pour aller voir maman, faut que Lotte soit belle pour plaire à sa maman!

— Mais vous êtes habillée comme il faut, déclare Su-

zanne stupéfaite. J'imagine que vous ne voulez pas faire de la toilette pour rester à la maison. »

Boulotte perd patience.

« Lotte veut être habillée *tomme* il faut. Lotte veut une robe propre.

— Une autre robe! Mais il n'y a qu'une heure que vous portez celle-là et elle était toute propre.

— Faut pour Lotte une autre robe toute propre, Suzanne; *cila* pas assez propre, » dit Boulotte d'un ton très déterminé.

Et, pour ne pas prolonger la lutte, Suzanne mène Boulotte dans sa chambre, ouvre tous les tiroirs du meuble dans lequel on renferme ses robes et lui dit de choisir.

Boulotte n'est pas facile à contenter ce matin. On lui montre toutes ses robes les unes après les autres et elle répond invariablement à chacune : « *Z'en* veux pas.

— Regardez donc cette jolie robe rose, mademoiselle Cicely, dit Suzanne, qui espère la lui faire choisir.

— Pas assez empesée, dit Boulotte.

— Et cette ravissante robe bleue et blanche?

— Lotte aime pas.

— Eh bien, cette jolie verte; je suis sûre que vous aimez celle-là, insiste Suzanne.

— Maman aime pas, » dit Boulotte.

Au moment où Suzanne découragée pense à aller chercher nounou, Boulotte aperçoit ses robes blanches brodées.

Ce sont les plus belles robes de Boulotte; elle ne les porte que le dimanche ou dans de grandes occasions. Boulotte le sait parfaitement; aussi les désigne-t-elle du doigt et dit :

« Lotte en veut une.

— Laquelle, mademoiselle Cicely? demande Suzanne.

— La plus raide.

— Mais elles sont toutes bien empesées et bien raides, mademoiselle Cicely, dit Suzanne.

— *Ze* veux la plus... » dit encore Boulotte.

Suzanne exaspérée prend, pour en finir, la première qui lui tombe sous la main et elle se dispose à la mettre à Boulotte ; mais Boulotte fait un mouvement en arrière.

« Faut me laver, dit-elle.

— Vous avez pris votre bain ce matin, mademoiselle Cicely, et vous ne vous êtes pas salie depuis.

— Faut me laver, » répète Boulotte avec obstination.

Suzanne débarbouille Boulotte, qui dit ensuite :

« Faut friser mes *ceveux*.

— Miséricorde! mademoiselle Cicely, s'écrie Suzanne qui a, d'ordinaire, beaucoup de patience avec les enfants, mais qui ne peut rien comprendre à Boulotte, vous êtes une vraie petite peste aujourd'hui!

— Sotte Suzanne! » répond Boulotte dédaigneusement.

Il faut refriser soigneusement chaque boucle l'une après l'autre, car Boulotte a dit à Suzanne de la mettre debout sur une chaise en face de la glace et elle observe minutieusement le travail de Suzanne, de telle façon que si Suzanne essaye d'esquiver une boucle, Boulotte s'en aperçoit immédiatement et s'écrie :

« *Retommence*, Suzanne ; t'as oublié l'autre *boutle*. »

Et Suzanne dit :

« Mon Dieu, mademoiselle Cicely, je voudrais bien que votre bonne fût ici et non pas moi. C'est elle qui saurait bien vous faire passer tous ces caprices-là. »

Boulotte est recoiffée ; elle s'assoit sur la chaise où elle se tenait debout et dit : « Bas propres ! »

« A la fin c'est aussi trop fort, » dit Suzanne à bout de patience et se précipitant vers un tiroir. « Qu'allez-vous bien imaginer de vouloir à présent ?

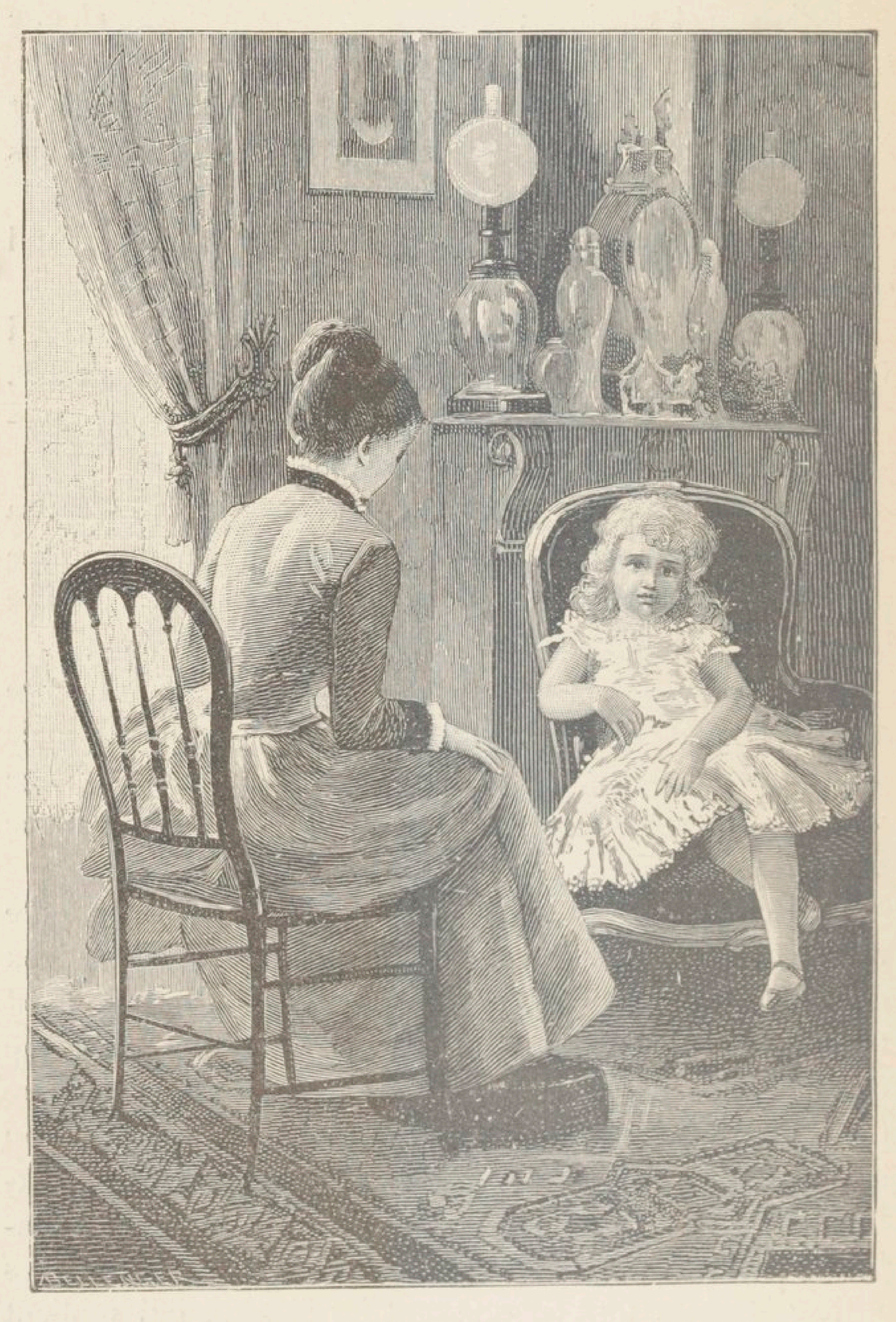
— Souliers *rouzes*, » répond Boulotte avec le plus grand calme.

Plusieurs fois déjà sa mère a envoyé dire qu'elle attend Boulotte et qu'elle veut savoir pourquoi elle ne vient pas. Et chaque fois Boulotte a répondu lentement et très gravement : « Faut dire à maman *te* Lotte s'habille. »

Enfin, Boulotte est prête. Elle a ses souliers rouges, sa ceinture ; rien ne lui manque et il n'y a plus aucun prétexte pour tarder davantage. Suzanne la conduit à la chambre de sa mère, ouvre la porte et Boulotte entre.

Sa mère est assise sur une chaise basse près de la fenêtre et à côté d'elle est un tabouret destiné à Boulotte ; mais Boulotte ne regarde ni à droite ni à gauche et se dirige vers un fauteuil en face de sa mère ; elle grimpe sur ce fauteuil et s'y assoit.

La robe de Boulotte est si empesée qu'elle reste toute raide autour d'elle, et que sa jupe lui remonte jusqu'aux oreilles. Boulotte a été si bien débarbouillée qu'elle en est toute rose, et ses cheveux sont si bien frisés que sa coiffure est un véritable modèle. Pourtant, rien qu'à la manière dont Boulotte regarde de côté et sans lever les yeux, on sent tout de suite qu'elle n'est pas à son aise. Quand Boulotte a quelque chose sur la conscience, elle regarde toujours ainsi de côté. Boulotte a replié sous elle une de ses petites jambes, tout comme font les oiseaux qui replient



ON SENT QUE BOULOTTE N'EST PAS A SON AISE.

leurs pattes quand ils se perchent pour dormir, et elle balance son autre jambe d'un air embarrassé.

« Bonjour, Boulotte, dit sa mère gravement et sans l'embrasser.

— *Bonzour,* maman, » dit Boulotte. Puis elle regarde sa mère et dit d'un air plaintif : « Lotte est propre, maman. » — Elle s'arrête une seconde et ajoute : « Sa robe est bien empesée, maman. Lotte est propre et bien empesée. Lotte est belle.

— Boulotte est-elle sage? » demande sa mère d'une voix douce et tendre.

Boulotte regarde par la fenêtre.

« Nounou vient de me raconter combien ma petite fille a été méchante pour Pierre. Pourquoi détestes-tu Pierre, Boulotte? »

Pas de réponse. La physionomie de Boulotte prend une expression de plus en plus raide, de plus en plus impassible, pendant que la voix de sa mère s'adoucit encore.

« Ne veux-tu pas dire à maman pourquoi tu détestes Pierre? »

Lolotte hésite à répondre, mais enfin elle se décide à parler, et d'une voix saccadée :

« Parce *te* Bertie aime mieux ce vilain *darçon t'il* aime Lotte, » réplique-t-elle en regardant par la fenêtre.

La figure de sa mère devient plus grave. Son étonnement est grand, Boulotte serait donc jalouse!

« Oh! Boulotte, ce n'est pas bien de donner ce nom au pauvre Pierre, si bon pour toi. Écoute-moi bien, je vais te raconter une histoire, ma chérie.

— Une histoire? » dit Boulotte toute rassérénée.

« Il y avait une fois une petite fille qui demeurait dans une belle maison ; son père et sa mère étaient bien bons, et elle avait des frères qui étaient bien bons aussi, et elle avait encore une sœur qui était aussi très bonne, et tous aimaient beaucoup cette petite fille. Cette petite fille avait de jolis vêtements pour s'habiller, de bonnes choses à manger, et de bons amis pour l'aimer, pour la gâter et s'occuper d'elle toute la journée. Cette petite fille aurait dû être très sage et très heureuse, n'est-ce pas, Boulotte?

— Très heureuse, dit Boulotte.

— Et sage? demande sa mère.

— Très *saze*, répond Boulotte.

— Dans les environs de la maison de cette petite fille, vivait un pauvre petit garçon. Ce petit garçon n'avait pas de père, pas de mère, pas de frères, pas de sœurs, pas d'amis pour l'aimer et être bons pour lui. Quand il avait quelque chose pour manger, ce n'était que du pain sec et dur; il n'avait pas de jolis habillements, il n'était couvert que de guenilles. Et puis ce malheureux petit était obligé de se fatiguer à travailler sans relâche pour des étrangers à des travaux très durs. Au lieu d'être gâté comme la petite fille, souvent on le battait avec un bâton, ou on lui donnait des coups de pied. Cet enfant ne se souvenait pas d'avoir jamais été embrassé, il avait toujours du chagrin, jamais il n'avait de joie; quand il était malade, personne ne le soignait, personne ne le plaignait, personne ne lui demandait s'il allait mieux, personne ne l'eût regretté s'il était venu à mourir. N'es-tu pas fâchée pour ce pauvre petit garçon, Boulotte?

— Bien *fâcée*, dit Boulotte.

— Mais Dieu inspira un jour à ce pauvre garçon la pensée d'aller vers la maison où demeurait la petite fille. Il donna ce pauvre enfant qui ne possédait rien à ces autres enfants riches, afin qu'ils puissent se montrer charitables envers lui et partager leurs bonnes choses avec lui. Les enfants aimèrent tout de suite ce pauvre garçon. Ils furent bons pour lui et s'efforcèrent de lui faire oublier combien il avait été malheureux jusque-là. Oui, tous les enfants étaient excellents pour ce pauvre enfant, tous excepté... excepté pourtant la petite fille. »

Sa mère s'arrêta un instant sur cette dernière parole, Boulotte baisse la tête et se dit tout bas :

« C'est Lotte, cette histoire-là!

— Cette petite fille, qui aurait dû être bien bonne et bien heureuse, était très méchante et injuste pour ce pauvre garçon. Elle lui donnait toutes sortes de vilains noms, elle ne voulait pas lui parler, elle essayait toujours de le contrarier et de lui faire de la peine.

« Cette conduite rendait la maman de la petite fille si triste qu'elle n'avait plus de plaisir à la regarder.

« Un jour, cette maman fut obligée de s'absenter, de faire un petit voyage. Elle était partie bien inquiète de laisser derrière elle une petite fille dans de si mauvaises dispositions. Hélas! elle n'avait pas tort. Quand elle revint, on lui dit que sa petite fille était devenue tous les jours plus méchante. On lui dit que sa petite fille ne voulait plus obéir, qu'elle avait pris un très vilain caractère qu'elle était devenue ingrate, mauvaise, dure et entêtée : « On ne peut plus aimer une petite fille comme celle-là, » ajoutait-on. Et quand sa mère entendit raconter de si pénibles

choses, elle eut tant de chagrin, qu'elle s'enfermait dans sa chambre pour qu'on ne la vît pas pleurer.

Depuis quelques instants le cœur de Boulotte s'était gonflé. La sécheresse de son regard avait disparu, et ses beaux yeux bruns, émus et suppliants, avaient fini par se lever sur sa mère.

« Mais voilà quelque chose de plus grave encore, continua la maman ; cette malheureuse maman avait appris, le lendemain de son retour, qu'elle n'aurait pas retrouvé sa petite fille sans le dévouement de ce pauvre garçon que sa mauvaise petite fille détestait. Oui, sans lui, sans son courage, sa fille serait tombée du haut d'un rocher qui ne tenait pas ; elle aurait été tuée si le pauvre petit garçon ne l'avait pas sauvée en s'exposant pour elle à mourir, car le rocher d'où il avait écarté la petite fille était tombé sur lui et l'avait écrasé... »

Boulotte s'est détournée dans le fauteuil et cache sa figure qu'elle appuie fortement sur le coussin.

Sa mère reprend : « Tourne-toi, ma fille, et regarde-moi, car je veux te demander quelque chose. »

Boulotte obéit et montre un visage rouge et des yeux pleins de larmes. Elle se laisse glisser en bas du fauteuil, et s'assoit par terre aux pieds de sa mère.

« Sais-tu bien, ma chérie, que, si tu avais écouté Pierre quand il t'avait crié de reculer, rien ne serait arrivé et Pierre n'aurait pas été blessé !

— Oui, dit Boulotte.

— Et pourquoi n'as-tu pas obéi ?

— Parce *te* c'était lui *t'il* me disait de faire ça.

— Qui, *il*, Boulotte ? » dit sa mère.

Boulotte fait un effort pour respirer et dit :

« Pierre. »

C'est la première fois qu'elle lui donne ce nom.

« Tu sais que tu serais morte sans Pierre ? demande encore sa mère.

— Oui, — et Boulotte baisse la tête.

— Et sais-tu combien sont terribles les blessures que Pierre, écrasé à ta place, a reçues ?

— Non, dit Boulotte.

— Je vais te le dire, répond sa mère. Au premier moment le médecin a déclaré que Pierre mourrait, tant il était gravement blessé ; puis plusieurs docteurs consultés ont déclaré qu'il suffirait de lui couper une jambe.

— Ah ! s'écria Boulotte.

— Heureusement, reprit la maman, après une troisième consultation, on croit qu'on pourra éviter l'amputation. Pierre vivra, mais il restera estropié et ne pourra marcher qu'avec des béquilles. »

Boulotte relève vivement la tête et regarde sa mère.

« Plus *zamais marcer* sans *bétilles !*

— Non, ma chérie, plus jamais. Quand vous irez tous courir au jardin, quand vous vous balancerez, quand vous jouerez ensemble, le pauvre Pierre ne pourra jamais se joindre à vous. Et quand vous irez ramasser des noix, cueillir des mûres ou chercher des violettes ; quand tes frères lanceront un cerf-volant, quand ils joueront au cricket ou aux barres, Pierre ne pourra que regarder, il n'ira que là où on le portera. Oh ! Boulotte, ma chérie, pense à ce que souffre Pierre en ce moment, pense surtout, ma chère petite, que c'est pour toi et à ta place qu'il le souffre. »

Le cœur de Boulotte est touché profondément. Toujours assise par terre, elle pleure amèrement... elle pleure comme elle aurait dû pleurer depuis bien des heures.

Sa mère la relève, la prend dans ses bras et la laisse pleurer sur son cœur.

En tombant les larmes de Boulotte emportent avec elles toute sa méchanceté passée ; mais ce n'est pas l'affaire d'un instant. Ses larmes finissent pourtant par se sécher et Boulotte reste calmée dans les bras de sa mère.

« Lotte est bien, bien *fâcée,* dit-elle. Oh ! maman aimez *entore* la *méçante* Lotte. »

— Pas la méchante Boulotte, mais la Boulotte qui est sage, la Boulotte qui se repent, » répond sa mère en l'embrassant ; puis, regardant l'enfant jusqu'au fond des yeux :

« Ne demandes-tu pardon qu'à moi, chère petite? Ne sens-tu pas que tu as à demander un autre pardon ?

— Oui, » dit Boulotte avec soumission.

Boulotte se met à genoux par terre, baisse les yeux, joint ses mains.

Puis elle dit :

« *Ze* vous prie, mon Dieu, pardonnez à Lotte et *dérissez* le pauvre Pierre. »

Boulotte se relève et se tient gravement debout auprès de sa mère contre laquelle elle se presse tendrement.

« Maman, dit Boulotte, voulez-vous bien mener Lotte voir pauvre Pierre?

— Quand il ira un peu mieux, ma chérie.

— Oh ! maman, Lotte a bien envie d'aller voir Pierre tout suite, dit Boulotte.

— Demain, dit sa mère. Tu ne comprends pas encore combien Pierre est malade, mon enfant.

— Lotte sera *saze,* dit Boulotte. Oh ! maman, *ze* vous prie, menez Lotte tout suite. Lotte *fatidera* pas Pierre.

— Eh bien, voyons, dit sa mère, j'espère que Pierre dort encore en ce moment ; cela te permettra de le regarder une minute, et après tu t'en iras. »

Boulotte répète : « Lotte sera *saze.* » Et prenant sa mère par la main, elles descendent ensemble à la chambre de Pierre.

CHAPITRE X

PIERRE

Pierre n'est pas endormi, comme Mme Grant l'espérait. Il est couché, sa tête est entourée de bandages, et ses yeux ont une expression étrange.

Il parle tout seul et si vite que Boulotte suppose d'abord qu'il va bien mieux ; mais, comme il ne fait aucune attention à Mme Grant, ou à Boulotte, et comme il continue à parler avec la même volubilité, Boulotte commence à avoir peur, et elle se serre plus fortement contre sa mère.

« Allons-nous-en, ma chérie ; le pauvre Pierre ne sait ce qu'il dit, il a le délire ; tu reviendras demain, » dit sa mère.

Mais Boulotte n'a plus peur.

« Faut laisser Lotte *entore* un petit moment, dit-elle avec instance, Lotte veut se *ratommoder avet* Pierre.

— Je crains que le pauvre Pierre ne te reconnaisse pas et ne t'entende pas, répond sa mère ; on ne reconnaît personne quand on a la fièvre aussi fort que cela.

— Faut lever Lotte et l'asseoir sur le lit, s'il vous plaît, maman, dit Boulotte.

Sa mère fait ce qu'elle désire.

« Pierre, dit Boulotte, vous êtes *beautoup* malade ? »

Pierre cesse de parler et regarde Boulotte ; mais il ne paraît pas la voir, et ses yeux ont toujours leur regard fixe.

« Pierre, voyez-vous Lotte? » demande la petite fille d'un ton caressant.

Pas de réponse.

« C'est pas une *méçante* Lotte à présent, Pierre; Lotte se repent. »

Toujours pas de réponse.

Boulotte tend les bras en suppliant vers Pierre.

« Lotte est venue pour demander pardon. Lotte est très, très *fâcée.* Oh! Pierre, voulez-vous pas vous *ratommoder avet* Lotte? » — Et la voix de Boulotte est coupée par les sanglots.

Pierre se détourne et recommence à parler d'une voix faible et entrecoupée.

« Lotte est là, dit Boulotte d'un ton lamentable. Oh! Pierre, voulez-vous pas vous *ratommoder avet* Lotte?

— Elle me renvoie, répond Pierre, elle ferme la porte... C'est le pauvre Pierre, mademoiselle Cicely. Oh! laissez-moi entrer!... »

Les larmes roulent le long des joues de Boulotte. Une ou deux fois sa mère lui a dit tout bas de s'en aller, mais Boulotte fait signe que non et dit :

« Demandez aussi à Pierre de se *ratommoder avet* Lotte. »

Pierre continue à divaguer.

« Je croyais si bien que la grotte lui ferait plaisir, monsieur Bertie. C'étaient les mousses et les coquillages les plus jolis que j'aie pu trouver... Voilà qu'il fait encore noir. Les vagues reviennent, il n'y a plus d'étoiles.

— Oh! Pierre, sanglotte une petite voix... *ratommodez*-vous *avet* Lotte. Lotte est bien *fâçée.* Oh! Pierre, *ratommodez*-vous *avet* Lotte.



BOULOTTE TEND LES BRAS VERS PIERRE.

— Je ne peux pas voir... Le vent souffle si fort... il fait si noir... mademoiselle Cicely a fermé la porte... elle a laissé Pierre dehors... ne pleurez pas, monsieur Bertie... ce n'est pas la peine... c'est seulement mon dos qui me fait mal!

— *Ratommodez*-vous, Pierre! oh! *ratommodez*-vous *avet* Lotte. Lotte est bien *fâçée*. Oh! Pierre, *ratommodez*-vous! »

Et Boulotte pleure toujours plus fort.

« Mademoiselle Cicely, reculez-vous! Oh! mademoiselle Cicely, reculez-vous! s'écrie Pierre, vous allez tomber et vous tuer. »

Il fait un effort pour se soulever sur son lit, mais il est trop faible, et, en retombant, ses yeux au regard vague s'arrêtent sur Boulotte.

« Pierre, reprend-elle d'une voix désolée, *redardez* donc Lotte; c'est pas une *méçante* Lotte à présent, c'est une bonne Lotte. *Ratommodez*-vous. Oh! Pierre, *ratommodez*-vous! »

Les yeux de Pierre reprennent de l'expression; sa figure s'anime; on dirait qu'il vient de se réveiller.

« Est-ce vous, mademoiselle Cicely?

— Pierre, dit Boulotte, *ze* vous ai parlé bien longtemps.

— Vous m'avez parlé, mademoiselle Cicely? dit Pierre très étonné.

— Lotte est bien, bien *fâçée*, Pierre, répète Boulotte, à présent *te* vous avez parlé, voulez-vous pas *ratommoder avet* Lotte? »

« Va bien, mademoiselle Cicely, » dit Pierre qui sourit en étendant la main vers Boulotte.

Boulotte met sa petite main potelée dans la main amaigrie de Pierre, et, pour la première fois, Pierre et Boulotte échangent une poignée de main.

« Êtes-vous *ratommodé avet* Lotte, Pierre? demande Boulotte avec inquiétude.

— Oh! oui, mademoiselle Cicely; rien ne cloche à présent. Tout va bien à présent, dit Pierre.

— Oui, dit Boulotte en poussant un soupir de satisfaction, tout est *arranzé* à présent. Votre dos vous fait-il bien mal, Pierre?

— Un peu, mademoiselle Cicely, mais ça ne fait rien. Je suis content.

— Pauvre Pierre! » dit Boulotte gravement.

Boulotte a passé une émouvante matinée, et Mme Grant s'aperçoit que ses yeux sont pesants; elle a peur aussi qu'une plus longue agitation n'aggrave l'état de Pierre.

« Cette fois il faut absolument t'en aller, ma chérie, dit-elle.

— Adieu, Pierre, dit Boulotte, qui tourne la tête pour regarder Pierre plus longtemps pendant que sa mère l'emporte dans ses bras. Vous êtes bien *ratommodé avet* Lotte à présent, n'est-ce pas, Pierre?

— Adieu, mademoiselle Cicely, vous m'avez fait beaucoup de bien, dit Pierre.

— *Ze* reviendrai *entore*, » répond Boulotte.

Sa mère trouve que Boulotte pourrait rester auprès d'elle et dormir sur le canapé qui est dans sa chambre. Avant de s'y coucher, Boulotte prie sa mère de la prendre dans ses bras. Elle se voit alors dans la glace qui est sur la cheminée. Boulotte se tourne vers sa mère et lui dit gravement :

« Lotte est pas propre ; Lotte est pas empesée à présent, maman.

— Non, répond sa mère avec un sourire. Mais je préfère la Boulotte chiffonnée et ébouriffée que tu vois dans la glace, à la Boulotte si propre et si bien habillée qui était assise en face de moi ce matin.

— Mais, maman, dit Boulotte qui ne paraît pas entièrement persuadée, Lotte *troyait te* vous aimiez mieux une Lotte bien propre, *t'*une Lotte *cifonnée.*

— Oui, si elle est bonne autant que propre, répond sa mère ; mais j'aime mieux une Boulotte ébouriffée et chiffonnée, si elle est bonne, qu'une Boulotte bien propre si elle est méchante. Allons, viens ; laisse-moi t'étendre sur le canapé pour que tu puisses bien te reposer avant le dîner. »

CHAPITRE XI

CONCLUSION

A mesure que l'état de Pierre s'améliore, les enfants ne font plus qu'aller et venir dans sa chambre et personne ne reste avec plus de sollicitude auprès de lui que... Boulotte.

Il est impossible de calculer combien de fois ses mignons petits pieds montent et descendent l'escalier qui conduit à la chambre de Pierre.

Quelquefois, ce sont des fleurs que Boulotte veut lui porter; d'autres fois ce sont des fruits qu'elle a en réserve pour lui; ou bien encore elle a envie de lui répéter la belle histoire qu'on vient de lui raconter; ou bien c'est un secret qu'elle veut lui confier; et, quand elle est à bout de motifs à invoquer, elle dit qu'elle veut savoir s'il est mieux et elle assure qu'il faut qu'elle aille l'amuser.

Bertie et Boulotte s'entendent mieux que jamais. Seulement, Bertie, au grand chagrin de Boulotte, va maintenant à l'école en même temps que Phil et Ally. Pendant qu'il est à l'école, Boulotte se console avec Pierre, et elle dit à Bertie « qu'elle soigne Pierre à sa place ».

Ce que le médecin avait craint au premier moment s'est réalisé. Le pauvre Pierre restera boiteux. C'est terrible, cela est certain; et cependant, si vous voyiez Pierre, vous diriez « l'heureux Pierre » et non pas « le pauvre Pierre ».

Chacun s'occupe de lui avec tant d'affection qu'il n'a pas le temps de s'ennuyer. Il apprend à faire des objets en bois sculpté dans le genre de ceux qui viennent de Suisse et que vous pouvez voir exposés dans les beaux magasins. Bertie et Boulotte s'intéressent beaucoup à ce travail et, assis auprès de Pierre, prennent grand plaisir à en suivre tous les détails. Boulotte a pensé à une foule de choses qu'elle demandera à Pierre de sculpter à son intention. Boulotte aura ce qu'elle désire, car Pierre ferait tout au monde pour Mlle Cicely.

Avant de dire adieu à Boulotte, je veux la mettre encore une fois en scène devant vous.

C'est le jour de naissance d'Éthel. Les enfants ont eu une profusion de bonnes choses avec leur thé ; mais la meilleure de toutes ces choses est, aux yeux de Boulotte, bien entendu, un pot de confitures de fraises.

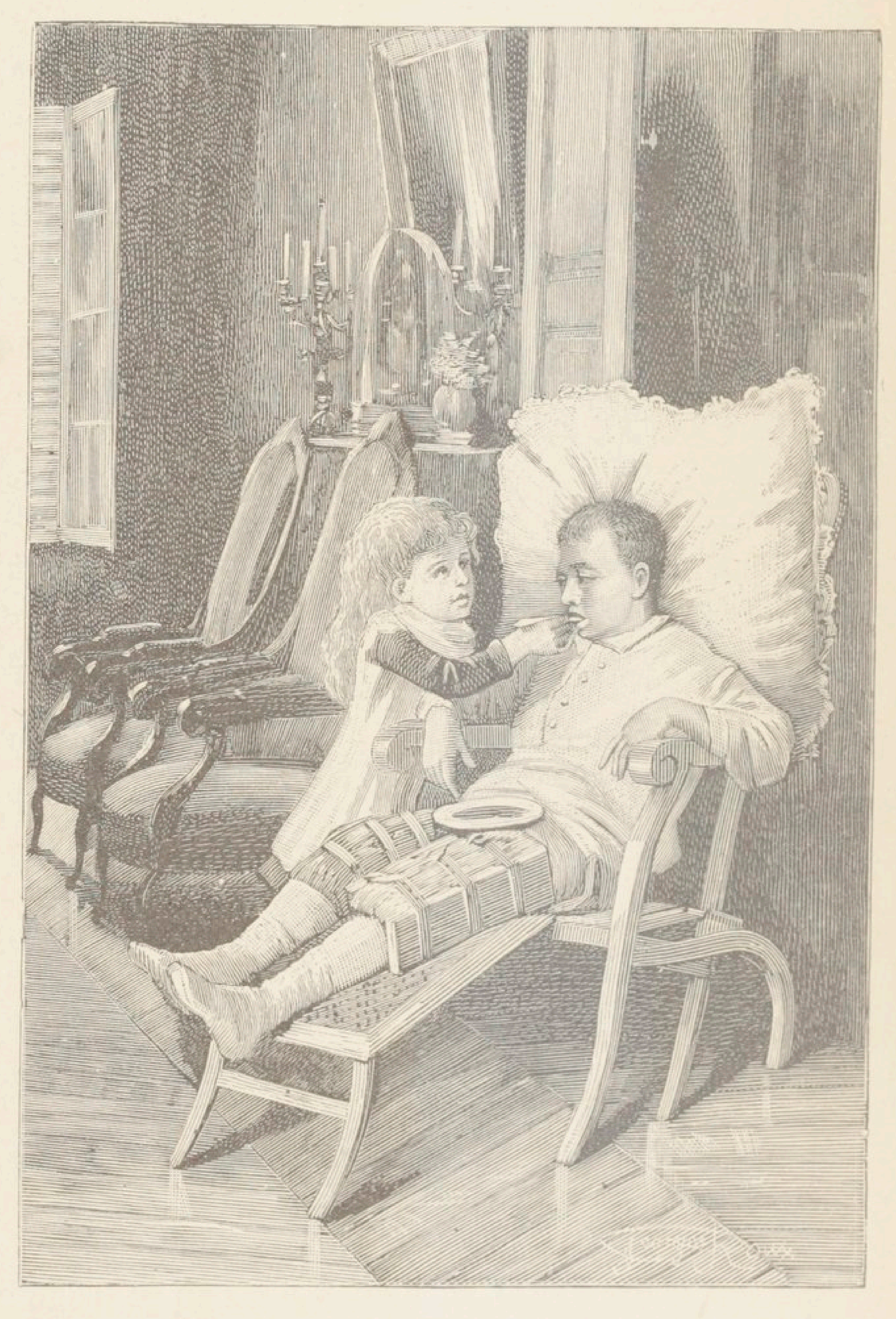
Ally en a servi une grosse part à Boulotte, quand, à la surprise de chacun, on voit Boulotte se glisser tout à coup en bas de sa chaise, prendre son assiette et s'en aller à pas précipités.

Boulotte descend l'escalier avec la même précipitation, elle tourne dans l'étroit couloir qui conduit à la chambre de Pierre. Boulotte s'arrête à la porte et prend une voix flûtée pour dire : « Ferme les yeux, Pierre, ferme les yeux et les ouvre pas *zust* à ce *te* Lotte dise. »

Boulotte tient à deux mains la précieuse assiette ; elle vient tout contre le canapé de Pierre et lui dit :

« A présent, Pierre, tu peux ouvrir les yeux. »

Pierre ouvre les yeux ; Boulotte s'arme de la cuiller pour le faire manger ; mais, quand elle voit le bon jus rouge



« A PRÉSENT, PIERRE, TU PEUX OUVRIR LES YEUX. »

qui découle de la cuiller et les fraises nageant dans ce jus savoureux, elle éprouve une telle tentation de les manger elle-même qu'elle pousse l'assiette entre les mains de Pierre, manquant de tout renverser dans son brusque mouvement, tourne le dos à Pierre et à la confiture de fraises, et se sauve en criant :

« *Manze*-la vite, Pierre ; *manze*-la bien vite. »

En une seconde, Boulotte a disparu. Quand Pierre comprend que la confiture de fraises lui est réellement destinée, il veut remercier la gentille enfant ; mais la porte est déjà presque refermée et ne lui laisse plus voir que quelques boucles de cheveux dorés, un petit bout d'une épaule potelée, l'extrémité d'une ceinture bleue et une des jambes rondelettes de Boulotte.

De longues années se sont passées sur les événements que nous venons de raconter.

Pendant la première, ainsi que les médecins l'avaient annoncé, le pauvre Pierre sembla condamné à ne pouvoir jamais marcher qu'à l'aide de deux béquilles ; mais, au bout de la seconde et dans les derniers six mois, une béquille avait fini par lui suffire. Le temps, la jeunesse, les bons soins, le contentement de cœur, l'amitié de tous ceux qui l'entouraient, amenaient, de mois en mois, dans son état une amélioration sensible. Une saison passée aux bains de mer acheva de compléter sa guérison ; la seconde béquille, devenue inutile, a été placée par Boulotte elle-même, par Boulotte ravie, dans un coin de sa chambre à elle. Elle a tenu à la garder ainsi sous ses yeux, pour ne rien oublier.

La maladie de Pierre a profité à son éducation ; pendant

ces deux ans, il s'est mis au courant de tout ce qu'il avait besoin de savoir pour pouvoir suivre les études de son ami Bertie.

M. et Mme Grant ont en lui un enfant de plus, aimé et chéri de tous ses frères adoptifs, chéri par Boulotte, encore plus que par les autres.

Nous pouvons à présent dire adieu à Boulotte en toute tranquillité. Ses défauts ont disparu pour ne plus revenir. Ses qualités lui sont restées et lui resteront, nous pouvons le garantir. Nous avons cru qu'il n'était pas inutile de montrer aux enfants dans toute sa vérité le fond du caractère d'une petite fille de quatre ans; il nous a semblé qu'il sortirait de ce petit portrait de notre amie Boulotte une leçon utile pour toutes les petites filles qui seraient tentées de lui ressembler.

Nous espérons que leurs défauts pourront se corriger par le seul récit de ceux de cette pauvre Boulotte, et qu'il ne sera nécessaire pour aucune qu'un autre pauvre Pierre fasse aussi cruellement les frais de l'éducation de leur petit cœur et de leur raison.



TABLE.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

